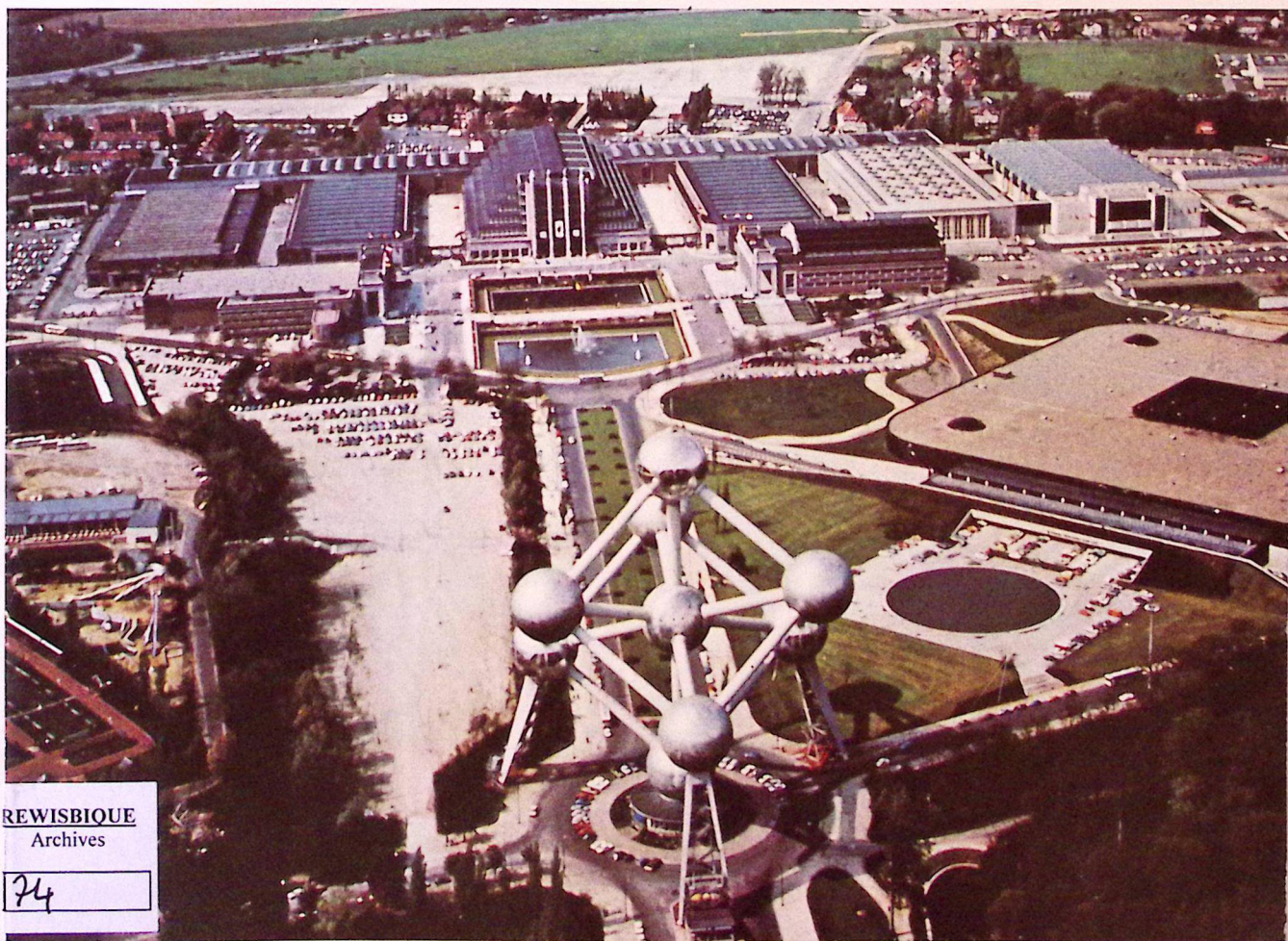




SEPTEMBRE 1979

BIMESTRIEL N° 4

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

74

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller Technique : Georges Van Assel

Présentation : Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : SOFADI, s.a.

Maquette : le Berrurier

Prix du numéro : 75 F.

Abonnement 1979 (6 numéros) : 300 F.

Adresse : rue du Marché-aux-Herbes 61
1000 Bruxelles

Téléphone : (02) 513 07 50.

Téléfax : B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
J-0385776-07.

Tous les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Dez bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift «Brabant», die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van de provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions (française et néerlandaise) de la Revue sont priés de verser la somme de 450 F au C.C.P. 000-0385776-07.

E ISSN 0006-8616

SOMM.

Le tourisme braban-
Philippe VAN
Bruxelles et son
Jean-Marie B.
Comment sera l
ans ? par **René**
Le nouveau thé
par **Roger DEL**
Les boulevards
Bruxelles, par **M**
Les sénateurs d
Merode-Westerl
La vie de nos sy
MENNE
L'exposition « C.
Bruxelles »
Vient de paraître.
Presbytères en l
JACQUIER
Avis et Echos re
Les manifestation

ICONOGR

Le tourisme braban-
ration Touristique d
d'Information et de l
positions : Foire Inte
Verzar : Comment ser
ments aimablement
l'animation théâtrale
Pierre Cambier ; L'é
Archives de la Ville c
Merode-Westerloo :
Historische Verzamel
nos syndicats : Guy
tere ; Orfèvrerie au p
mises à notre dispos
Brabant : Guy Cobb
et Fédération Tourist

Au recto de notre c
Parc des Expositi
ierre du Stade du
l'Atomium, ces Pa
surface couverte c
de terrains et ses c
positions de Brux
mais aussi les plu
de personnes qui
complexe est estim
visiteurs sont, d'ap
naires de plus de s
nale de Bruxelles).
Au verso de notre
Botanique National
le Domaine de Bol
constitue la princip
que du Jardin. D't
comporte treize gr
public et onze petit
les plantes sont gi
présentées en style
coin de ce palais c
60.000 touristes et

Le tourisme brabançon face à la crise

Philippe VAN BEVER,
Député permanent,
Président de la Fédération
Touristique du Brabant.

Loin de nous, l'intention de refaire dans cet avant-propos tout l'historique du tourisme dans nos régions. Qu'il nous soit seulement permis de rappeler ici qu'au début de ce siècle le tourisme n'en était encore qu'à ses premiers balbutiements et restait l'apanage de quelques privilégiés et qu'il fallut attendre les années 30 et plus précisément les années 36 et 37 au cours desquelles furent octroyés, pour la première fois, des congés payés à l'ensemble des travailleurs, pour assister à l'éclosion de cette industrie nouvelle qui ne prit pourtant son véritable essor qu'au lendemain de la seconde guerre mondiale. Un essor d'ailleurs rapide puisque, moins de vingt ans après la fin des hostilités, le tourisme, non seulement s'était hissé aux premiers rangs des activités économiques des pays industrialisés et de haut standing comme le nôtre, mais avait fait une percée spectaculaire dans les Etats en voie de développement comme diverses régions d'Afrique ou d'Asie, ou encore dans certains pays d'Europe économiquement affaiblis, tels l'Espagne et le Portugal, où, en moins d'une décennie, il était devenu l'industrie la plus puissante.

L'augmentation du temps libre, consécutive à la généralisation de la semaine de cinq jours de travail, mais surtout à l'extension des congés payés portés successivement à deux, trois, quatre, voire cinq semaines, l'amélioration progressive du niveau de vie, l'accroissement régulier du parc automobile, lié au développement accéléré du réseau routier international permettant des déplacements de plus en plus longs et de plus en plus rapides,

les communications ferroviaires et les liaisons aériennes sans cesse perfectionnées, la soif d'évasion jointe au désir de découvrir d'autres horizons, furent autant de facteurs qui contribuèrent à donner au tourisme une dimension universelle à telle enseigne que de nombreux sociologues et observateurs n'hésitèrent pas à parler d'une nouvelle civilisation des loisirs tandis que de savants experts et d'éminents économistes voyaient dans la progression constante du tourisme un phénomène irréversible. C'était avant 1974.

Depuis, les menaces de crise, si pas de récession économique, se sont précisées affectant la plupart des pays d'Europe occidentale. Certains secteurs, tels le textile, la sidérurgie et, dans une moindre mesure, les services, subirent le contrecoup de cette situation. Face à de semblables conjonctures entraînant, entre autres, la diminution du pouvoir d'achat et l'accroissement du nombre de chômeurs alors que conjointement augmentait le prix du pétrole et de ses dérivés, il y avait tout lieu de croire que le tourisme figurerait parmi les premières branches d'activités à être affectées par la crise. Or, il n'en fut rien, et assez paradoxalement, le tourisme poursuivit, sur le marché international, sa progression, une progression sans doute fortement ralentie, mais, qui contrastait néanmoins avec la stagnation sinon le recul enregistré dans les autres branches d'activités. Ce paradoxe, si paradoxe il y a, s'explique par le fait que la soif d'évasion, de détente, de dépassement, particulièrement sensible dans les milieux urbains, ne relève plus, comme ce fut le cas jadis, d'un caprice ou d'une fantaisie, mais correspond à un véritable besoin, à une nécessité majeure. Les citadins — car l'impact du tourisme sur les populations rurales est très faible — préfèrent aujourd'hui comprimer sérieusement leurs dépenses plutôt que d'entamer leur budget « vacances et loisirs ».

Sur le plan international, les perspectives d'avenir du tourisme, si elles ne sont plus aujourd'hui aussi brillantes que celles qu'on était en droit de caresser, il y a une dizaine d'années, n'en demeurent pas moins bonnes pour autant que la situation économique ne s'aggrave pas. Sur le plan international disons-nous, car, à l'échelon national, après une ultime progression enregistrée en 1976, la tendance actuelle est à la régression (recul de l'ordre de 7% en 1977, pour l'ensemble du pays et nouveau recul, en 1978, qu'on peut estimer à 10 voire 12%).

Il serait trop facile d'imputer cet état de choses uniquement aux deux étés « pourris » que nous eûmes à subir en 1977 et 1978. Sans doute, ces conditions atmosphériques particulièrement défavorables ont incité un certain nombre de touristes étrangers à bouder notre pays ou à raccourcir leur séjour chez nous et ont incité aussi de nombreux Belges à chercher ailleurs ce soleil si capricieux dans nos régions. En réalité, le malaise est plus profond et peut se résumer en deux mots : *la cherté de la vie en Belgique*.

Les prix pratiqués pour la location des villas et appartements ou dans les hôtels et restaurants sont en général trop élevés et rendent le produit touristique belge difficilement compétitif. Il convient de signaler ici que le *taux de T.V.A. (16%) qui frappe, en Belgique, les hôtels et restaurants est exorbitant*. Il serait, sans doute, judicieux de le ramener au niveau moyen des pays de la Communauté européenne, soit entre 9 et 10%. Il semble aussi

que le nombre d'hôtels du type familial soit insuffisant. C'est ainsi que d'après les statistiques fournies par le bureau d'accueil de l'aéroport de Bruxelles National (Zaventem) ces établissements hôteliers représentent à eux seuls 50% des demandes d'hébergement et qu'en haute saison, ils forment la catégorie la plus recherchée par les voyageurs. Enfin, sans pour autant supprimer les menus gastronomiques qui gardent leurs adeptes, un effort collectif devrait être accompli en vue de la *généralisation des menus touristiques selon la formule du « tout compris »* déjà pratiquée avec succès chez nos voisins.

Ces diverses mesures, si elles étaient appliquées, en rendant ces prix concurrentiels, constitueraient, sinon la panacée, du moins un puissant palliatif pour lutter contre le marasme qui menace notre industrie touristique dans son ensemble et plus particulièrement notre industrie hôtelière.

Ces considérations que nous venons d'émettre s'appliquent à la Belgique en général. Reste pour nous à déterminer quelles furent, en 1978, les retombées de cette situation précaire sur le

Contre : La qualité de la cuisine brabançonne est unanimement appréciée par les touristes qui se plaignent toutefois des prix relativement élevés pratiqués dans nos hôtels et restaurants. Le taux exorbitant de la T.V.A. (16%) n'est pas étranger à cet état de choses.

Dessous : Des centres de loisirs, tel WALIBI à Wavre (725.000 visiteurs en 1978), favorisent le tourisme itinérant dans notre province.



tourisme en Brabant. Sur le plan des nuitées (tous modes d'hébergement) le bilan fut négatif, puisque le nombre de nuitées a diminué d'environ 12% par rapport à 1977. Cependant, pour les nuitées « hôtels », le recul a été moins sensible (-7,9%) que celui enregistré pour le reste du pays (-12%). Il n'en demeure pas moins que cette situation, si elle n'est point alarmante, reste préoccupante, spécialement pour Bruxelles qui totalise à elle seule près de 85% des nuitées « hôtels » recensées dans notre province et plus de 41% de l'ensemble des nuitées d'étrangers dénombrées dans les hôtels belges. Avec ses 141 hôtels comptant 8.000 chambres et leur clientèle composée pour 93% d'étrangers, Bruxelles est devenue le premier centre de tourisme étranger du pays.

Capitale virtuelle de l'Europe, siège de nombreuses sociétés supranationales, ville de congrès internationaux, mais aussi sur le plan touristique, porte du Brabant et de la Belgique, Bruxelles est une ville à vocation essentiellement tertiaire et, dans ce secteur, l'industrie touristique hôtelière occupe plus de 40.000 personnes. C'est dire l'importance acquise par le tourisme dans notre capitale. C'est dire aussi que tout ralentissement des affaires ne pourrait avoir que des répercussions fâcheuses sur l'économie bruxelloise et même brabançonne car bon nombre d'excursions au cœur de notre province sont organisées au départ de notre capitale.

Mais le bilan de la saison touristique 1978 en Brabant ne se limite pas au cas de Bruxelles. Notre province n'a jamais eu la prétention d'être, à l'image de la côte ou des Ardennes, une terre de vacances. Sa vocation touristique est différente. En effet, grâce à sa situation privilégiée au centre du pays, grâce aussi à son réseau routier très dense, grâce encore aux courtes distances séparant les principaux pôles d'attractions touristiques, le Brabant se prête admirablement au tourisme itinérant ou, si l'on préfère, aux excursions d'un jour, formule qui voit chaque année augmenter le nombre de ses adeptes. Très vite, notre Fédération a compris le parti qu'elle pouvait tirer de la position de force qu'occupe notre province dans le domaine du tourisme itinérant. C'est ainsi qu'elle a créé, entre 1972 et 1975, avec l'aide des Syndicats d'Initiative Régionaux, un réseau de circuits touristiques (1.084 kilomètres au total) couvrant pratiquement tout le Brabant et étudiés spécialement à l'intention des automobilistes. D'autre part, face au regain du tourisme pédestre, notre Fédération a élaboré, dès janvier 1976, un programme visant à offrir aux amateurs de randonnées pédestres un éventail aussi riche que possible de promenades aux tracés soigneusement étudiés en vue de permettre aux excursionnistes de découvrir, au départ de villes et villages particulièrement attractifs, certains aspects peu connus voire tout à fait inconnus de notre province. Il s'agit là, vous l'aurez deviné, d'un travail de longue haleine, qui s'étalera encore sur plusieurs années mais qui a déjà reçu, à ce jour, plus qu'un début d'exécution, puisqu'au 31 décembre 1978, vingt promenades, embrassant quelque 138 kilomètres de sentiers, chemins vicinaux et forestiers, étaient ouverts aux touristes.

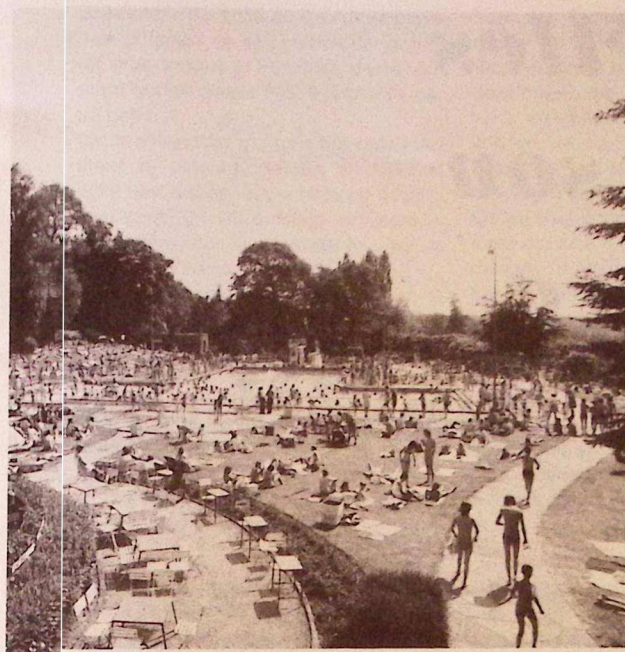
En 1979, nous comptons poursuivre et intensifier nos réalisations dans ce domaine en créant et en balisant une vingtaine de promenades nouvelles.

D'autre part, et toujours en fonction de cette promotion du



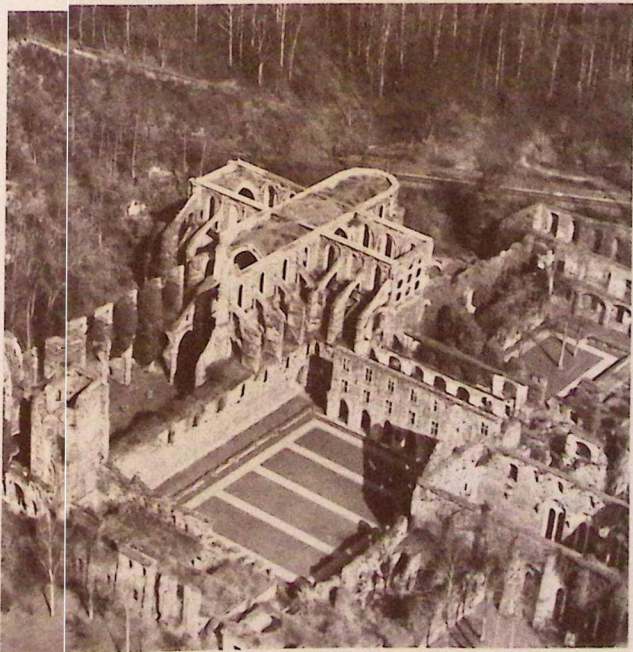
Les manifestations folkloriques organisées, l'année dernière, en Brabant ont été suivies par plus d'un million de spectateurs. Les fêtes de la Bière à Louvain ont notamment attiré toute grande foule.

Des spectacles populaires de qualité comme ceux organisés dans diverses villes et de nombreux villages brabançons, notamment à Diest (notre photo) constituent autant de motivations pour une excursion d'une journée ou d'une demi-journée.



Après WALIBI, le Domaine Provincial à Huizingen a été la station de plein air et de détente la plus fréquentée du Brabant. Avec 659.140 entrées contrôlées, ce magnifique centre de tourisme social a enregistré, en 1978, son record absolu.

En dépit du temps maussade qui a sévi pendant la majeure partie de 1978, les touristes n'ont pas boudé nos sites historiques et archéologiques comme Villers-la-Ville dont les ruines grandioses de la défunte abbaye cistercienne, restent un des principaux pôles d'attractions du Brabant.



tourisme itinérant qui demeure un des atouts majeurs de notre province, notre Fédération a apporté son concours ou son patronage à de nombreuses manifestations artistiques et folkloriques, notamment en s'associant étroitement à l'organisation des cortèges carnavalesques en Brabant. Il ne fait, en effet, aucun doute que des spectacles de qualité attirent du monde et ne peuvent que favoriser le tourisme itinérant et, à cet égard, les statistiques qui nous ont été communiquées, en 1978, et qui portent sur une soixantaine de manifestations qui ont été suivies par 1.243.700 spectateurs contre 1.027.150 seulement en 1977, démontrent que notre politique a été payante.

Par ailleurs, en vue d'assurer une meilleure valorisation du tourisme itinérant, notre Fédération a expérimenté, en 1978, une formule d'excursions à la journée, pour les groupes se déplaçant en autocar. Basé sur le système du « tout compris », ce programme fut transmis aux agences de voyages, autocaristes et à divers groupements socio-culturels, 3e âge, etc... Les résultats obtenus, avec des moyens limités, furent plus qu'encourageants puisque 63 groupes profitèrent de cette formule pour visiter le Brabant tandis qu'une importante chaîne d'hôtels n'hésitait pas à inclure notre programme dans ses « week-ends de trois jours en Belgique ». Devant le succès de cette opération, notre Fédération a décidé de poursuivre cette expérience en 1979 tout en l'amplifiant en portant notamment à quinze le nombre d'excursions initialement limitées à quatre.

Excursions et randonnées d'un jour furent également l'un des thèmes que nous avons évoqués dans les foires et salons auxquels nous avons participé tant en Belgique qu'à l'étranger sans que nous ayons négligé, pour autant, ces valeurs permanentes de notre tourisme que constituent nos villes d'art, nos musées, nos églises et aussi notre gastronomie, l'une des plus variées et des meilleures du monde.

Mais pour être pleinement efficace, le tourisme d'un jour doit cependant pouvoir s'appuyer sur une infrastructure des loisirs aussi solide que possible. Celle-ci existe déjà en Brabant et des centres de délassement et de détente comme le Domaine de l'Etat à Hofstade, le Domaine provincial à Huizingen, le Centre provincial de récréation de Kessel-Lo, la plage « Halve Maan » à Diest, récemment acquise par la province de Brabant, le Centre provincial de la Jeunesse et de la Culture à Hélécinne ou encore la Plaine des Sports « Reine Astrid » à Nivelles, le petit train de Rebecq, sans oublier le gigantesque parc d'attractions Walibi à Wavre, sont là pour l'attester, mais, elle est encore perfectible et certaines régions du Brabant pourraient être aménagées en aires de détente passive, tel le Pajottenland, ou active, telles les anciennes carrières d'Opprebaix sans que d'importants investissements soient nécessaires. C'est à cette tâche que compte s'atteler la Fédération Touristique du Brabant et elle espère pouvoir compter, pour mener cette politique à bonne fin, sur l'appui des pouvoirs publics et sur la collaboration du secteur privé. Pour autant que l'hypothèque, qui grève présentement le secteur hôtelier et qui handicape au premier chef notre capitale Bruxelles, puisse être rapidement levée, le tourisme, aujourd'hui troisième industrie du Brabant, pourrait devenir un jour le deuxième produit industriel de notre province et nous serions, bien entendu, les derniers à nous en plaindre.



Bruxelles et son Parc d'Expositions

par Jean-Marie BAILLY

Créé pour la Foire Commerciale de 1923 par le peintre Toussaint, le célèbre Sonneur est resté le symbole de cette grande manifestation. Son effigie, en bronze, accueille, depuis 1970, les visiteurs devant l'entrée de la Cour d'Honneur.

Le Parc des Expositions de Bruxelles se dresse dans un cadre de verdure remarquable qui constitue à lui seul un but de promenade agréable avec ses pièces d'eau, le tout agrémenté de larges avenues offrant d'admirables perspectives.

Situés à une centaine de mètres de l'Atomium et du Stade du Heysel, les Palais du Parc des Expositions de Bruxelles sont surtout familiers à des millions de Belges et Étrangers par les quelque trente manifestations, foires ou salons spécialisés qui s'y succèdent chaque année à un rythme accéléré. Ainsi, un récent relevé statistique nous montre que le Parc des Expositions de Bruxelles est parcouru annuellement par près de deux millions cinq cent mille personnes originaires de plus de septante pays.

Au service de toute l'économie

Capitale de la Belgique, métropole économique européenne, Bruxelles se

devait de doter notre pays d'un outil de commerce moderne au service des nombreux secteurs de l'économie belge et étrangère.

L'Exposition universelle de 1935 allait lui permettre de poser les premiers jalons pour réaliser cet objectif.

Retraçons-en les principales étapes

Le site du plateau du Heysel, vaste étendue de terrain appartenant à la ville, avait été retenu pour y organiser l'Exposition Universelle. C'était une terre pratiquement vierge qui, comme le Cinquantenaire jadis, avait servi de terrain de manœuvres à l'armée et que l'on avait égalisée par des prélèvements de sable dans le bois d'Ossegem. Les étangs qui l'agrémentent aujourd'hui ne sont d'ailleurs que les résultats, aménagés bien sûr, de ces prélèvements.

La conception des travaux fut confiée à un bureau d'études dirigé par l'architecte belge Joseph Van Neck.

Parmi les impératifs à respecter, s'imposait la nécessité de construire des bâtiments qui après l'Exposition pourraient être utilisés pour abriter la Foire de Bruxelles qui, depuis 1930, se trouvait devant l'urgente nécessité de résoudre un problème d'expansion.

C'est pourquoi, on choisit d'édifier sept palais disposés de manière symétrique autour d'une vaste cour d'honneur agrémentée de massifs de fleurs et de pièces d'eau. Sur le plan actuel, ils portent les numéros 1, 2, 4, 5, 6 et 10 ; soit six bâtiments, puisque l'un des sept, construit en matériel léger, fut démonté après l'Exposition.

Dès 1937, il devint nécessaire de relier entre eux les trois palais parallèles 4, 5 et 6 et d'ainsi disposer d'une surface d'exposition accrue.

Dès lors, on entama à l'arrière de ces palais, la construction d'un nouveau hall qui fut une première fois agrandi en 1948 avant de trouver sa forme définitive à l'occasion de l'Exposition

Universelle de 1958 où il céda la place à un bâtiment de 450 mètres de façade (la plus longue d'Europe), divisé aujourd'hui en palais 8 et 9, séparés par un patio.

La construction du palais 3 parallèlement au palais 4, débuta en 1950 et dura une année. S'y ajouta en 1958 à l'occasion de l'Exposition Universelle, organisée pour la seconde fois sur le plateau du Heysel, le palais 7.

Ce besoin d'expansion allait par la suite encore se faire sentir en 1977 lorsque la construction d'un nouveau hall d'exposition, le onzième, vint compléter utilement les dix autres, portant la surface d'exposition couverte disponible à 105.000 m².

Avec ses 84 ha de terrains et ses onze halls d'exposition dont la valeur est estimée à plus de 4 milliards de francs, le

Parc des Expositions de Bruxelles se classe parmi les plus grands d'Europe. Situé au cœur d'une région hautement développée qui compte plus de 30 millions d'habitants, dans un rayon de 200 km, le Parc des Expositions de Bruxelles est aujourd'hui relié, grâce au ring, à l'un des réseaux d'autoroutes les plus denses du monde.

Il est entouré d'une aire de parking en mesure d'absorber quotidiennement jusqu'à 25.000 voitures.

Il se trouve en outre à moins de trente minutes du centre de la ville en tram, demain à quinze minutes en métro, et à dix minutes en voiture.

La Foire Internationale de Bruxelles

De toutes les activités qui se déroulent dans les palais du Parc des Expositions de Bruxelles et leur donnent vie, c'est

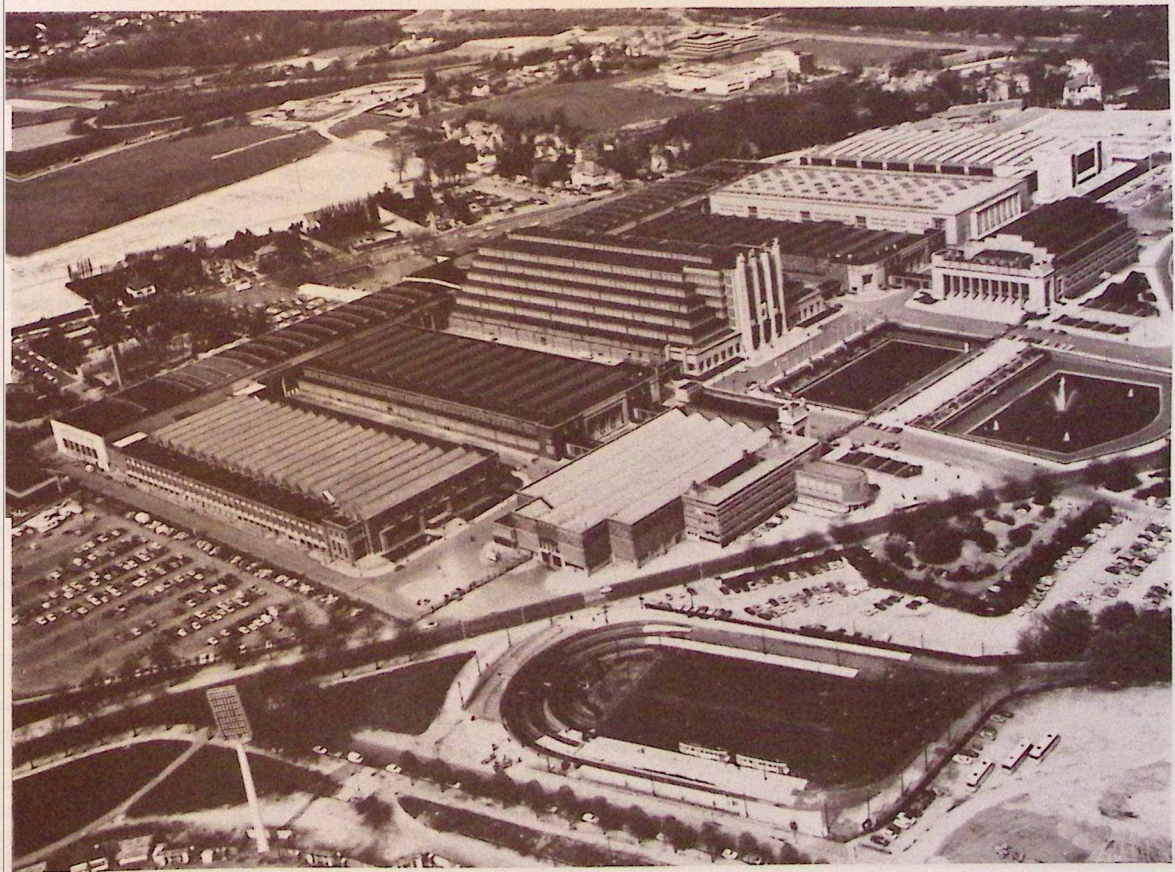
l'organisation de foires et salons spécialisés temporaires qui en constitue l'essentiel.

Dès 1919, le bourgmestre A. Max avait proposé au roi Albert de fonder « une foire commerciale annuelle » en vue de redresser notre économie nationale.

Immédiatement, cette initiative bénéficia du soutien actif des Pouvoirs publics et la première foire ouvrit ses portes le 4 avril 1920 dans le cadre du Parc de Bruxelles.

L'année suivante la foire est transférée dans les halls et jardins du Cinquantenaire afin de disposer d'une surface d'exposition plus grande et pour la même raison, en 1936, elle s'installe sur le plateau du Heysel, ce qui marquera le début d'un nouvel essor. Dès lors, elle devient plus cosmopolite et

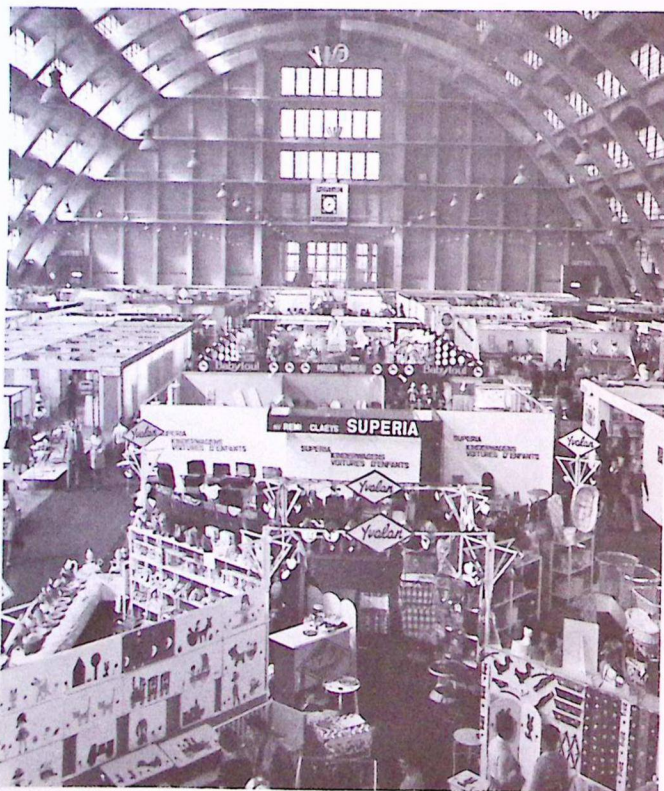
Les Palais des Expositions de nos jours. Face à face, de part et d'autre des plans d'eau, les Palais 1, 2 et 10. Les Palais parallèles portent de gauche à droite les numéros 3, 4, 5, 6, 7 et 11. Derrière eux, perpendiculairement, les Palais 8 et 9 séparés par un Patio.





Ci-dessus : dernier-né au Parc des Expositions, le Palais 11 fut inauguré en 1977.

Ci-dessous : vue intérieure du Palais 5. Photo prise lors du Salon Baby-Show en 1978.



choisit de porter le nom mieux approprié de Foire Internationale de Bruxelles. A partir des années 1950, une nouvelle orientation des activités de la Foire se dessina.

En effet, la spécialisation sans cesse accrue des entreprises a provoqué le souhait des responsables de celles-ci de disposer à côté de la foire générale qui les avait abrités jusqu'alors, de manifestations spécialisées. Ainsi, en 1956, les fabricants belges de meubles ont demandé et obtenu le détachement de ce secteur de la foire générale pour se transformer en une manifestation spécialisée en automne.

Depuis, ce mouvement n'a cessé de s'étendre et aujourd'hui, à côté de la célèbre foire commerciale, rajeunie et rebaptisée Expo Printemps, se tient tout au long de l'année et toujours organisés par les services de la Foire Internationale de Bruxelles, un ensemble de salons spécialisés. Ils ont pour noms Salons Florex, Papeterie, Baby-Show, Horesca, Equipement industriel, Equipement des Pouvoirs publics, Génie civil et Matériel de chantiers de construction (Intermat), Musique, Emballage (Propack), Manutention (Transto), Matériel didactique (Sadi-

bel), Aqua-Expo, Forum des Nations, Travail du Bois, ...

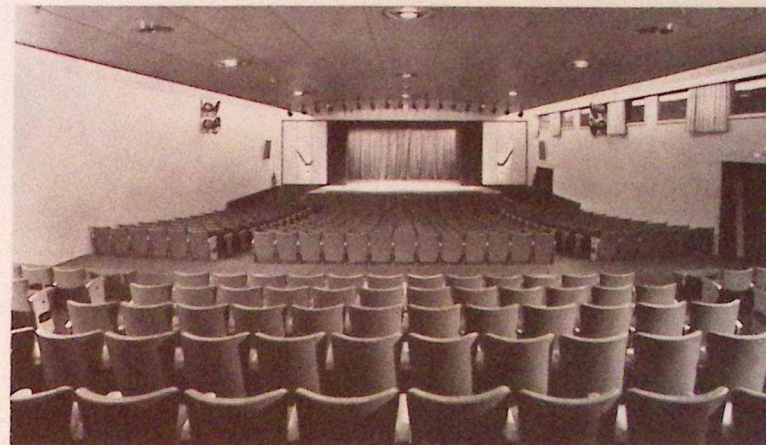
Pour réaliser ce programme, la Foire Internationale de Bruxelles dispose d'un ensemble de services spécialisés tels que le service promotion commerciale — national et international — le service de publicité, le service technique, le service accueil, le service des relations publiques, qui, en étroite coopération entre eux, veillent à assurer les meilleures prestations aux exposants et visiteurs de ces différents salons.

Le Centre International de Conférences de Bruxelles : Répondre à un besoin

Instrument de travail, le Parc des Expositions de Bruxelles est aussi devenu un outil d'information, de rencontre et de dialogue. Cette fonction a encore été renforcée par la création au sein de la Foire Internationale de Bruxelles d'un service spécialisé dans l'organisation de réunions et de congrès : le Centre International de Conférences de Bruxelles.

Celui-ci a été conçu pour répondre aux besoins les plus divers. A l'intérieur même des halls d'exposition, il dispose de seize salles de réunions de dimensions variées et pouvant accueillir des séances de travail, congrès ou symposiums réunissant de dix à deux mille cinq cents personnes.

Ces salles sont dotées d'un équipement technique perfectionné et jouissent d'un aménagement de grand confort. Mais outre cette infrastructure, le



Le grand Auditorium du Palais 7, pourvu de six cabines d'interprète et équipé pour accueillir jusqu'à 500 personnes.

Centre International de Conférences de Bruxelles comporte des services aptes à résoudre tout problème propre à l'organisation de journées d'études ou de séminaires professionnels : promotion et relations publiques, traduction, reprographie, secrétariat, comptabilité, accueil, travaux d'expédition et de manutention des documents, projections audio-visuelles, réservation d'hôtels, de transports, de restaurants,...

Le Parc des Expositions, la Foire Internationale et le Centre International de Conférences de Bruxelles sont de nos jours étroitement liés aux efforts, aux espoirs, aux succès de nombreux mi-

lieux économiques belges et étrangers. La participation de centaines d'exposants aux différentes manifestations organisées dans les palais du Heysel, ne souligne-t-elle pas la confiance et l'intérêt que portent les responsables économiques en ce qu'ils perçoivent comme un outil de commerce adapté aux nécessités du marché, efficace pour stimuler leur dynamisme, nécessaire pour renforcer leur promotion et de là assurer leur expansion ? Ainsi l'intense activité qui se déroule au Parc des Expositions de Bruxelles l'année durant, contribue-t-elle de manière directe à faire de la capitale belge une grande métropole économique européenne.

Les Palais 1, 2, 4, 5, 6 et 10.



Comment sera Bruxelles dans 21, dans 44 ans ?

par Renée LHOIR

Ceux qui s'inquiètent de l'aménagement du territoire comprennent sans doute mieux que d'autres l'utilité des programmes, des prédictions. Que de destructions inutiles eussent été évitées à Bruxelles, par exemple, si des idées prévoyantes avaient pu se porter sur le train à très grande vitesse et sur le métro profond au temps des discussions sur la jonction Nord-Midi ! L'audace faisait défaut. Pourtant la faculté de deviner l'avenir ou du moins d'en prévenir les inconvénients ne date pas d'hier. Homère, en 850 avant Jésus-Christ, prêtait au dieu du feu et du métal la construction de deux robots. Et Léonard de Vinci rêvant ne parcourait-il pas l'espace, vers 1480, en dessinant l'hélicoptère ?

On observera cependant que du Micromégas de Voltaire au héros spatial d'un film de Kubrick en passant par les voyages extraordinaires de Jules Verne et par le célèbre « Things to come » de Wells (prolongé par Huxley, Ehrenbourg, Kahn, Zamiatine, Orwell, etc) l'anticipation se développe dans tous les domaines sauf un : le local. Rarissimes dans le passé sont les œuvres d'anticipation qui ont choisi Bruxelles comme thème. Malgré ses mille ans d'existence, de créations, tant urbaines que nationales et européennes, malgré ses plans et ses contre-plans, notre capitale paraît ne pratiquer la science de l'avenir que depuis le Bureau de Programmation placé, en 1971, sous la direction de M. Maldague. Elle dispose, il est vrai, des enquêtes du

professeur Kirschen et de « Dulbéa ». Mais tout cela est récent comme sont récents — et dépourvus de contrôles — les modèles mathématiques par lesquels l'OTAN veille à la sécurité de l'Occident.

Il existe pourtant une esquisse bruxelloise d'avenir-fiction dont nous pouvons vérifier les marges d'erreur. Elle date de 1909.

Il s'agit d'un livre écrit à Ostende par un Français : Gaston Dumestre. Il s'intitule modestement : « Monsieur Van Grippenbergh ».

(Ce roman éventuel fut publié en 1910 à la Librairie du XXème Siècle, 25, rue Serpente à Paris.)

Gaston Dumestre était connu alors par de nombreuses critiques d'opéra et par deux romans, des poésies et six recueils de chansons. D'où elle est venue, au creux tranquille de la « belle époque », cette idée de peindre le Bruxelles futur de 1930 à 1953 ?

De l'amour. Ou plus précisément du changement perçu dans le sentiment amoureux. Dans vingt-et-un ans, dans quarante-quatre ans, pensait Dumestre, l'amour : « cette espèce d'oblitération du sens pratique et de la volonté va disparaître. L'homme sera complètement débarrassé de cette maladie déconcertante dont les phantasmes mêmes seront oubliés. Aussi mon roman n'aura-t-il vraisemblablement aucun succès, pensait Dumestre, vu qu'il prétend exposer aux lecteurs un cas pathologique dont notre temps n'aura plus guère le loisir de s'occuper. »

Cet affaiblissement de l'amour, ressenti en 1909, ne provenait évidemment pas de la pilule contraceptive. Il était peut-être dû aux « premiers » signes avant-coureurs de la mode garçonnette. Tant il est vrai qu'il n'y a jamais eu qu'un pas de Georges Sand à Mistinguett.

L'histoire passionnelle de « Monsieur Van Grippenbergh » débute donc vingt-et-un ans après 1909, c'est-à-dire en 1930. Elle se pousse jusque juin 1953 ce qui représente une avance de 44 ans sur le temps réel. Voilà donc un futur qui, pour nous, est devenu du passé. Pas un point de cette anticipation n'échappe donc à notre contrôle. Si l'année 1909 de Gaston Dumestre correspondait à 1979 pour nous, l'année 1930 équivaldrait à l'An 2000.

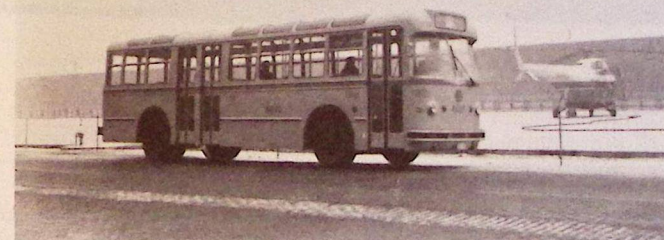
Gaston Dumestre avait alors à vaincre une difficulté particulière, c'est qu'il ne disposait — pour affirmer sa prévoyance —

d'aucune prognose systématique, d'aucun appareil électronique, d'aucun ordinateur. La science de l'avenir n'était pas organisée alors comme elle commence à l'être en 1979. Aussi ne s'exprimait-elle pas par des fourchettes mathématiques; loin de là !

Le défaut, mais peut-être aussi le mérite, de la prophétie de Gaston Dumestre dans son « Monsieur Van Grippenbergh » est qu'il ne craint pas les accélérations et qu'il ne prétend pas serrer les réalités au plus près. Dès la première page, l'auteur nous trace une perspective de Bruxelles dont je vous laisse apprécier la saveur et la naïveté futuristes.

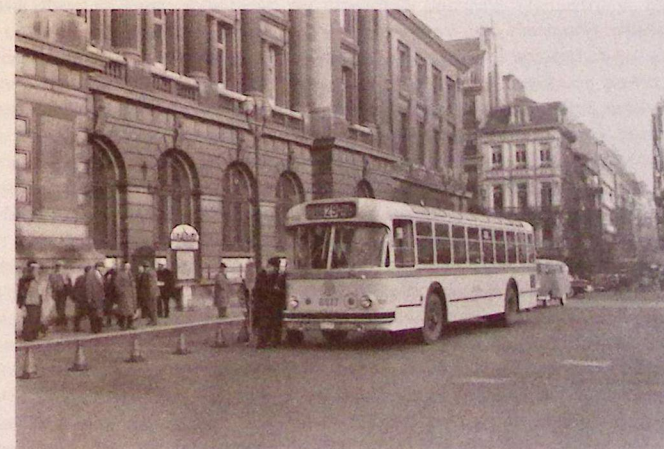
« Le 21 septembre 1930, Bruxelles s'éveilla sous un soleil glorieux. L'été semblait quitter le regret la vieille cité brabançonne et les mille rayons du matin allumaient des paillettes aux vitres. A cette époque, déjà si loin de nous, le riche quartier de Nivelles, récemment annexé à la capitale, était spécialement habité par des magistrats, des gros commerçants et des banquiers que, dans la journée, leurs occupations retenaient au centre de la ville. Aussi ce quartier offrait-il, aux heures matinales, l'aspect riche et pourtant morose qui se retrouve à Versailles, à Saint-Germain, à La Haye, à Laeken, dans toutes ces cités somptueuses où, d'un royaume passé défunt, ne subsistent que les vestiges.

La rue des Deux Braine, qui venait d'être tracée entre ce qui fut, au siècle dernier, les



En haut : en 1936 au chemin d'Ohain, à proximité de ce que l'auteur appelle « la rue des Deux Braine », le paysage urbain était loin encore d'atteindre la densité supposée !

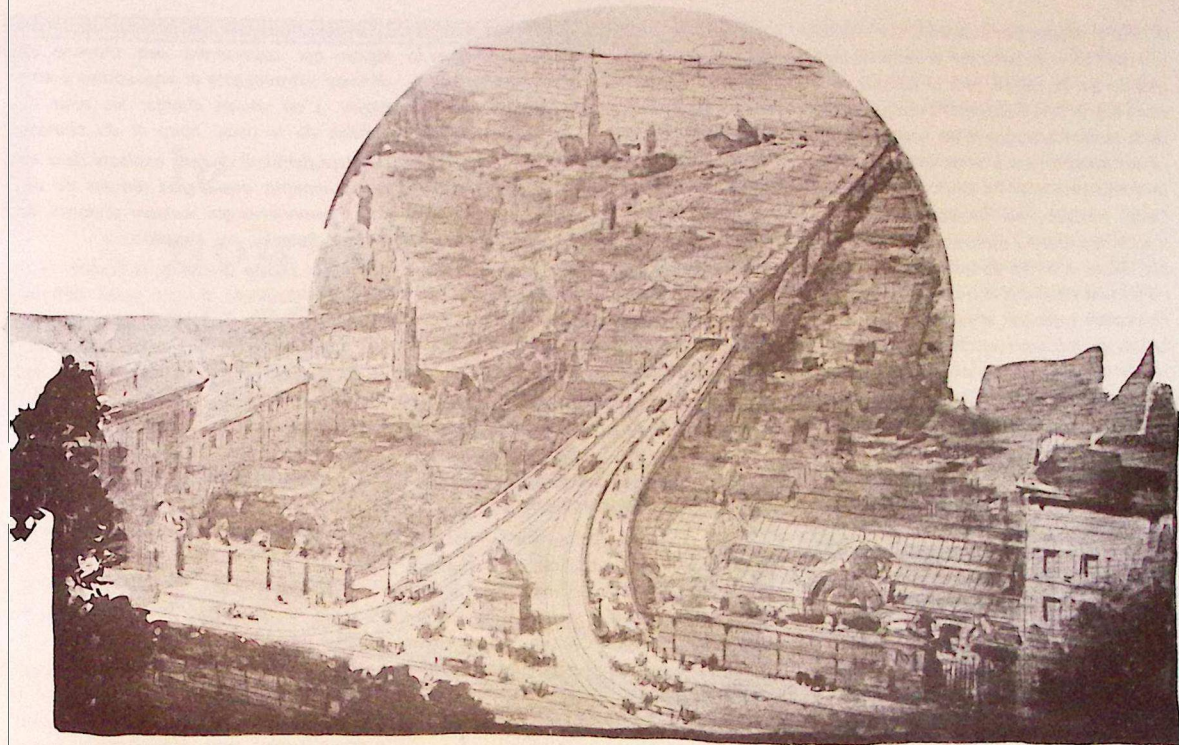
Au centre : l'histoire avance parfois à reculs. Les spécialistes de la prévision économique en tiennent rarement compte. Ici notre auteur n'a pas prévu que les hélicoptères de 1956 (à droite sur notre photo) verraient leurs fonctions améliorées vingt ans plus tard par... une interdiction d'atterrir en ville !



Ci-contre : Gaston Dumestre prévoyait, dès 1909, la démolition de la Poste Centrale, place de la Monnaie. Il situait son remplacement dans les années trente (erreur) par un bâtiment susceptible de recevoir l'atterrissage des aéroscabs (le nouveau bâtiment fut en effet conçu comme tel).



L'idée du « Pneumatic Railway » existait à Bruxelles dès 1898 mais on envisageait alors de vaincre la terrible montée du bas au haut de la ville par une « galerie aérienne avec tramways ». Longue de 868 mètres, elle partait du coin du boulevard Anspach et de la rue de l'Évêque pour arriver rue Royale (illustration de droite) à l'entrée actuelle du palais des Beaux-Arts. Le projet prévoyait deux stations intermédiaires. Au départ un « edifice des ascenseurs » comportait un hall de 40 mètres de hauteur (illustration de gauche). Des 1885 les « omnibus de pavé » ne satisfaisaient plus l'échevin Janssens, promoteur du projet.



deux villes de Braine-l'Alleud et Braine-le-Comte, semblait l'artère la plus déserte entre toutes celles de ce quartier fastueux et solitaire. N'eut été la proximité d'une station de la Pneumatic Railways Company, un absolu silence eût pesé du ciel profond sur ce coin endormi de Bruxelles; mais les convois glissaient dans leur tube souterrain avec un sifflement doux et prolongé, témoignant que toute vie agissante n'était pas éteinte à Nivelles.

A gauche et à droite de la rue des Deux Braine, les cubes blancs des villas bordées de jardins fleuris et verdoyants se succédaient avec cette régularité, cette symétrie désespérante et américaine dont les architectes de ce temps abusaient pour protester contre les excès fantaisistes du modern-style.

Leurs larges terrasses, doucement inclinées pour le départ et l'arrivée des aviateurs, recevaient à pic les baisers brûlants du soleil

et les sveltes jets d'eau rafraîchissants semblaient métallisés dans la chaleur ambiante. D'ailleurs, les rares aéronautes qui pointaient de blanc le ciel bleu continuaient leur vol du centre de la ville aux faubourgs, mais ne s'arrêtaient guère à ces terrasses. Dans ce décor audacieux l'auteur pointe une étrange maison délabrée, enfouie sous de hauts marronniers. C'est là que vivent en ermites M. Van Grippenbergh et son vieux domestique, Basile.

Ils demeurent là, cachés depuis 1909, insensibles et hostiles aux réalités extérieures. Souvent, certes, des promoteurs immobiliers ont tenté d'acheter et d'abattre leur bicoque pour édifier à sa place une tour modern-style. Ce fut toujours peine perdue.

Voici pourtant qu'un jour, les deux hommes, après vingt ans de réclusion volontaire, sortent de leur mystérieuse maison...

« La belle Madame Claessens, la voisine d'en face, qui prenait languissamment le frais à sa fenêtre, ne put retenir un cri de surprise. Monsieur le Docteur Delbeek, professeur d'extériorisation à l'Institut des Sciences Psychiques, qui traversait la rue des Deux Braine pour se rendre à la station du Pneumatic, en laissa tomber sa canne et faillit choir lui-même, tant sa stupéfaction fut grande.

Un petit téléphonographe arrêta son avion pour atterrir devant les deux hommes, puis leur éclata de rire au nez.

En peu d'instants on put voir tous les boutiquiers des environs au seuil de leurs portes; une hilarité crépita de l'un à l'autre.

— Regardez un peu, ma chère, ce qu'il a sur sa tête !

(Le bon Monsieur Van Grippenbergh était coiffé d'un chapeau haut de forme).

— Pourquoi donc a-t-il mis autour des jambes ces deux tuyaux d'étoffe ? (Il portait

un pantalon long à la mode de nos pères). — Eh ! quelle bizarre veste ! Voyez un peu, ça pourrait en faire trois. (Cette observation s'appliquait à un vêtement très ample et qui avait déjà complètement abandonné son air de nouveauté : on l'appelait alors une redingote).

— Quelle soie est-ce là ? Avez-vous jamais vu de soie aussi grossière ?

— Ce que l'on prenait pour de la soie était du coton; mais, en 1930, l'usage de cette étoffe avait déjà complètement abandonné.

— Mon mari a dans son bureau de vieilles gravures où l'on voit des gens habillés comme ce monsieur.

— Et l'autre ! ... Quel costume !

— C'est un costume comme en portaient les généraux.

— Quels généraux ?

— Les chefs d'armée sous Léopold II.

— Mais il n'y a plus d'armées.

— Il paraît qu'il y a encore des habits de généraux au musée.

— Et sur le dos de cet homme. (Le fait est que Basile, le vieux domestique de Monsieur Van Grippenbergh, avait arboré pour cette première sortie une superbe livrée galonnée d'or qui devait dater de la fin du XIXème siècle)

— Papa ! s'écria le jeune fils du marchand d'aliments comprimés, en fouillant dans son nez, ça sont-ils ça qu'on appelle des fossiles ?

— A peu près, mon garçon... Laisse ton nez.

— Mais quelle horreur ! Ils n'ont pas de cheveux ! (Monsieur Van Grippenbergh venait de saluer poliment à droite et à gauche).

On remarquait, en effet, que le vieillard était atteint de cette fâcheuse infirmité qui sévit en Europe il y a quelques générations : la calvitie.

Depuis 1910, à la suite des recherches du savant docteur liégeois Philippe Gaspar sur la régénération par le radium des

bulbes pileux, les hommes, comme aux premiers âges du monde, pouvaient être

fiers de leurs magnifiques et soyeuses chevelures; aussi l'aspect indécent de cette boule nue qui surmontait piteusement les épaules du digne ermite fit-il surgir, parmi les groupes de plus en plus nombreux, les commentaires les moins flatteurs. Un incident tragico-comique vint ajouter encore à la joie des voisins moqueurs.

Tout le temps que Basile mit à refermer à clef la petite porte de l'enclos et à cause de l'hésitation bien légitime que Monsieur Van Grippenbergh éprouva devant l'attitude narquoise de ses voisins, les deux hommes étaient restés plantés sur la première bande fixe du trottoir roulant qui longe ce côté de la rue des Deux Braine; mais, lorsque Basile voulut changer de place, il avança la jambe gauche et posa le pied sur la première bande mobile qui se dirige vers le centre de Bruxelles. Il se sentit alors emporté sans qu'il eut le moindre témoignage de ce désir.

Pour rétablir son équilibre compromis, il fit à

la hâte quelques pas instinctifs; par malheur son pied droit se posa sur la seconde bande mobile qui se dirige vers la campagne, de sorte que le brave Basile se trouva un instant dans la rare situation d'un homme dont la jambe gauche veut aller au Nord, tandis que la droite veut aller au Midi.

Cette position ne pouvait se prolonger longtemps; pour y mettre un terme honorable, Basile n'aurait eu qu'à réintégrer complètement l'une des deux bandes; mais, trop ému pour y songer, il esquissa bien malgré lui un grand écart et, finalement, s'en fut rouler au milieu de la chaussée où le petit téléphonographe l'aida à se remettre sur pieds, non sans lui demander le plus sérieusement du monde l'adresse de son tailleur... »

Notre Gaston Dumestre espérait donc pouvoir faire évoluer son personnage folklorique dans un monde sans généraux, entre 1930 et 1953! Notre prophète se trouvait donc à côté de la plaque.

En revanche — et quelle revanche — il osait placer Nivelles sur le réseau de la STIB!

Se cognant au monde de l'avenir, « Monsieur Van Grippenbergh » volera de surprises en surprises. Le voici, payant un éclair au chocolat d'un billet pénné, puis d'un louis d'or à qui il ne veut attribuer qu'une valeur de cinq francs! Le voilà, apprenant que son fidèle Basile, arrêté par des policiers, vient d'être conduit à Virton où l'on va lui opérer le crâne dans un asile psychiatrique. Le voilà encore, se régentant la chevelure dans un institut capillophile. D'où il filera vers Paris où : « autrefois, aux Champs Elysées, le promeneur était accosté par de répugnantes offres de services par des gens de tous âges et de tous sexes et où les plus hauts personnages de l'Etat furent surpris en compagnie peu reluisante, occupés à des besognes qui n'avaient rien à voir avec l'équilibre du budget ».

(Cette allusion de Dumestre date bien de 1909).

Monsieur Van Grippenbergh découvrira par ailleurs qu'en annihilant l'effet de pesanteur, un voyageur pourrait voir tourner la Terre sous ses pieds. Mais il ne prendra pas la position d'un satellite. Il préfère se lancer dans un tunnel au sein duquel une « force irradiée » supprime l'attraction terrestre. Ce tunnel passe joyeusement sous les océans!

L'auteur conduit aussi son héros vers un aérocab, sorte d'hélicoptère qui sillonne le ciel bruxellois et où les voyageurs disposent à volonté de longues-vues qui leur permettent d'abrèger la durée de leur course aérienne par l'examen du panorama. Et cela à la hauteur fabuleuse de cinq cents mètres!

Gaston Dumestre ajuste bien ses propres jumelles et fait alors atterrir son ermite sur le toit d'un vaste bâtiment nouveau, construit sur les ruines de la Poste Centrale : bâtiment englobant agréablement le Théâtre de la Monnaie, rénové lui aussi.

Mais le héros de Dumestre n'agit pas seulement par la poussée formidable de l'amour. Il ne peut résister non plus à l'attrait du progrès technique qui tourneboule étonnamment les hommes.

Il s'aperçoit que la guerre, hélas, n'est pas mise au banc de l'humanité, à un moment où encore la peine de mort frappe des irresponsables. Une invasion d'Asiatiques roule, en effet, inexorablement vers la vieille Europe, traînant derrière elle le Massacre, la Famine et la Peste :

« Une nuée de fuyards, précédant les hordes, remontaient vers le Nord et les récits de ceux-là glaçaient les cœurs les plus résolus. Ils racontaient l'atroce vision des fourmis jaunes filtrant de Sibérie en Russie par tous les défilés des Monts Saïansk et cela durant des jours et des jours, passant du désert de Gobi aux steppes de la faim, débordant les postes russes, rasant les fortins, bousculant les troupes de frontières pour arriver plus vite et toujours plus nombreux vers les riches cités occidentales promises à leur pillage. Et toutes les tribus errantes se joignant à cette ruée : Toungouses, Ordos, Mongols, Kalmouks, Dounganes, Kachgariens, Tadjiks, Bachkirs... »

On connaissait aussi par ces fuyards les détails navrants des premiers engagements de cette tourbe innombrable avec les forces russes dans les plaines du Touran : l'artillerie moscovite canonnant sans arrêt cette foule hurlante dans laquelle les obus creusaient des sillons immédiatement refermés, puis, après un jour et une nuit, les artilleurs découragés, sans munition, sans espoir, cloués sur leurs caissons, hachés par les terribles cimenterres afghans, anéantis par les mitrailleuses japonaises. Et les cosaques écaurés fuyant vers le nord comme un vol de pigeons chassés par les vautours.

L'Europe s'adressa aux savants. Ils furent légion qui apportèrent des moyens de défense extravagants et impossibles à employer. L'un voulait charger les obus de bacilles de la peste noire et du choléra.

D'autres parlaient de faire exploser dans les rangs ennemis des engins remplis de vapeurs somnifères qui auraient endormi les Jaunes, bataillon par bataillon... »

Comment sauver Bruxelles, la France, l'Europe et l'Occident devant pareil déferlement? Dumestre se voit obligé de trouver une solution. Il l'imagine en supposant qu'un savant réussit à transformer les ondes hertziennes en faisceaux parallèles capables de loin de charger d'électricité les objets métalliques : ainsi qu'une machine statique pourrait charger une bouteille de Leyde. Bombardées de particules, les armatures vont crépiter sous les étincelles de décharge.

Et exploseront les poudrières, les caissons, les obus, les casemates, les cartouches et autres mines!

Pendant que Monsieur Van Grippenbergh court le monde, passe d'un continent à l'autre et frémit au bruit des batailles, il sent aussi s'éveiller son cœur car il reçoit souvent de sa Blanche adorée des épitres enflammées. Et pendant ce temps là Basile, le brave Basile toujours prêt à donner son corps, sa fortune et son âme à toute femme bafouée, Basile s'égare à Montmartre. S'égare, oui, c'est tout dire.

L'amour de Monsieur Van Grippenbergh triomphe des affres du temps; il peut défier la mort, malgré les bissexués, les asexués et les invertis qui paraissent dominer son époque.

Retenons que d'après Gaston Dumestre le Bruxelles d'avenir tel qu'il le voyait en 1909 s'étendait vers le Nord autant que vers Nivelles, jusqu'à rejoindre fraternellement Anvers, pour n'en être plus séparée que par le seul Rupel; et ceci sans que le ciel politique de la Belgique voie sa sérénité troublée par d'inutiles querelles.

Certes, l'auteur a accéléré son futur beaucoup plus vite que dans la réalité possible. Mais certaines de ses prédictions erronées alors peuvent se révéler justes plus tard, ou sous d'autres cieus. Ceci ne laisse-t-il pas supposer que les idées des hommes subissent des variations cycliques à travers le temps et l'espace? Le musée imaginaire de Malraux ne l'a-t-il pas prouvé?

le nouveau théâtre et l'animation théâtrale

par Roger DELDIME
Directeur du Centre de Sociologie
du Théâtre de l'Université
Libre de Bruxelles

Le nouveau théâtre : quelques points de repère

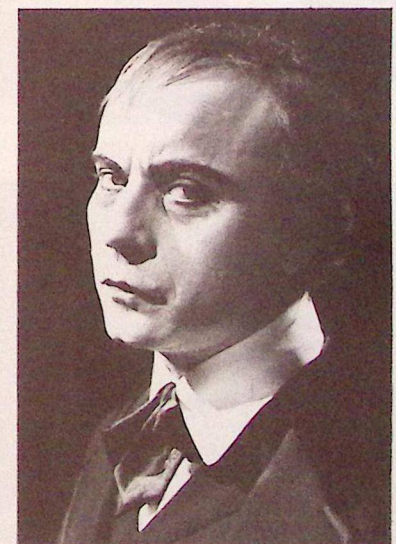
Loin de nous — dans le cadre d'un article — l'idée d'établir un historique du nouveau théâtre dans la communauté belge d'expression française mais plutôt l'intention de citer quelques points de repère qui nous semblent importants. En conséquence, notre démarche ne sera pas exhaustive, tout en étant conscient des risques que cela comporte. Le concept « nouveau théâtre » ne peut être appréhendé sans faire allusion à l'histoire théâtrale depuis la fin de la seconde guerre mondiale. C'est à cette époque, en effet, que des Claude Etienne, Jacques Huisman, Fernand Piette... commencent l'aventure théâtrale (initiation du public au théâtre contemporain des autres pays européens, relecture de classiques, placement de jeunes comédiens et metteurs en scène...) par rapport à laquelle se situe — encore de nos jours — le courant novateur du jeune théâtre.

Le nouveau théâtre recouvre des expériences multiples qui se veulent « autres ». Mais c'est à ce niveau qu'il est difficile de trouver des dénominateurs communs tant il est vrai que l'épithète « autre » exprime une réalité multiforme et se prête volontiers à des interprétations on ne peut plus ambiguës.

Entre 1945 et 1965, le Théâtre National de Belgique et les théâtres agréés (Parc, Galeries, Molière, Rideau, Gymnase, Alliance) ont quasi le monopole de l'institution théâtrale et ne se risquent guère à promouvoir un répertoire nouveau ni à entreprendre des mises en scène expérimentales stricto sensu. Seul Fernand Piette et son Théâtre de l'Equipe pratique un théâtre populaire et s'adresse, en outre, à des groupes marginaux (univers carcéral, par exemple). La fonction d'expérimentation est pratiquement assumée par le Théâtre de Poche que dirige Roger Domani qui accueille des spectacles « avant-gardistes ».

1963 : première brèche dans l'histoire de

Théâtre Provisoire : « Pauvre B... ! » avec Ludwig Stephane dans une adaptation et une mise en scène de Patrick Roegiers.





loise, le *Théâtre du Parvis* animé par Jean Lefébure, Marc Liebens et Janine Patrick, bien décidés à approfondir la problématique du théâtre populaire et à réaliser une administration partiellement autonome. Quant à Marc Liebens il fonde l'*Ensemble Théâtral Mobile* dans le but de créer un théâtre « critique » basé sur la réflexion idéologique et la recherche dramaturgique. Il serait injuste de ne pas parler de Jo Dekmine et de son *Théâtre 140* qui a fait découvrir au public belge les plus originaux des spectacles de l'étranger. Il en est de même, depuis quelque temps, avec Armand Delcampe et l'*Atelier Théâtral* (devenu, depuis peu, le Théâtre Jean Vilar) à Louvain-la-Neuve (1). Tous deux ont fait connaître — et continuent à le faire — des moments extraordinaires d'intense activité dramatique (2).

Toujours au début des années 70, le Théâtre de Poche devient le *Théâtre Expérimental de Belgique*, institutionnalisant ainsi des courants novateurs; le Vicinal se scinde et donne naissance au *Plan K* (Frédéric Flamand).

Avec les expériences du Vicinal et du Parvis, nous étions déjà en présence de manifestations de nouveau théâtre. Se lancent ensuite dans l'aventure Patrick Roegiers et son *Théâtre Provisoire*, Elvire Brison et le *Théâtre du Cygne*, Martine Wijckaert et le *Théâtre de la Balsamine*, Philippe Sireuil et le *Théâtre du Crépuscule*. En 1975, un arrêté royal définit le Jeune Théâtre comme « un théâtre qui recherche et met en valeur les expressions et les formes les plus nouvelles et les plus libres de l'art dramatique ». Il précise, en outre, des mesures d'encouragement (pécuniaires

En haut : Théâtre des Rues : Travail effectué avec les travailleuses de la Cooperative « Les Sans-Emploi » (ex-Salik Quaregnon).

Au centre : Théâtre du Crépuscule : « Le terrain vague » de Roland Hourez. Mise en scène : Philippe Sireuil. Décor et costumes : Jean-Claude De Bemels. Interprétation : Hubert Mestrez, Nicola Donato, Nicole Colchat, Janine Godinas, Gil Lagay.

Ci-contre : Centre Dramatique Ardennais : « Cette obscure terreur dont je suis l'enfant » d'après « La Terre » de Zola. Mise en scène d'Yvon Davis. Sur la photo : Jean-Paul Ganly et Alain Lamarque.



Théâtre Laboratoire Vicinal : « I ». Texte : Frédéric Baal. Jeu et mise en scène : Anne West. Avec sept accessoires-sculptures d'Olivier Strebelle.

permanamment) à prendre en sa faveur, ce qui n'est pas sans provoquer un malaise au sein d'un théâtre qui se veut marginal mais qui, en même temps, fait appel aux subventions... pour ne point périr.

depuis ? Des compagnies dramatiques ont acquis un certain caractère de permanence (Théâtre Laboratoire Vicinal, Ensemble Théâtral Mobile, Théâtre Provisoire, Théâtre du Crépuscule, Plan K, Théâtre élémentaire), d'autres sont passées dans le groupe des théâtres agréés (Atelier Sainte-Anne de Philippe van Kessel, Esprit Frappour). Le *Théâtre Hypocrite* (Philippe Geluck, Christian Baggen...), virtuose de l'ironie incisive, a monté — comme la plupart des troupes — ses premiers spectacles

sans aucune subvention. Des tendances novatrices semblent poindre avec l'équipe de la *Balançoire* (Pierre Sterckx), le *Minuscule Théâtre* (Bernard Damien), le groupe *Dur-An-Ki* (Philippe Marannes) qui attendent la créativité du nouveau théâtre dans deux directions perçues comme antinomiques par des théâtrologues : l'une plutôt littéraire et intellectuelle fait appel à la réflexion; l'autre plutôt corporelle, plastique et sensitive repose surtout sur la participation (3).

Entre-temps, le *Crépuscule* progresse dans l'esthétique de l'engagement, l'Ensemble Théâtral Mobile dans l'intellectualisation critique, le *Provisoire* dans le décodage social et psychanalytique et l'Atelier dans

l'esthétisation croissante. Pour ces quatre compagnies longtemps appelées le *Cartel*, la problématique essentielle consiste toujours à conquérir un public populaire et à être un théâtre de dénonciation. Aussi c'est — notamment — par l'utilisation des techniques de l'animation théâtrale qu'elles tentent d'atteindre, du moins partiellement, ces deux objectifs capitaux.

L'animation théâtrale : conceptions et méthodes

Le concept d'« animation théâtrale » est rattaché à un ensemble d'expériences vécues ainsi qu'à une réflexion de niveau plus théorique. Au sens restreint, il désigne la représentation théâtrale qui apparaît



Arc-Atelier Sainte-Anne : « Karl Valentin ». Comédien : Francis Mahieu. Mise en scène : Philippe Van Kessel.

alors comme l'animation se suffisant à elle-même. Au sens large, il qualifie l'action théâtrale à des degrés divers des compagnies telles que l'*Ensemble Théâtral Mobile*, le *Théâtre des Rues*, le *Centre Dramatique Ardennais*, le *Centre d'Action Théâtrale d'Expression Française*, le *Théâtre du Plan K*, le *Groupe Animation Théâtre*, le *Théâtre Provisoire*, le *Théâtre du Crépuscule*, le *Théâtre de l'Atelier Sainte-Anne* pour ne citer que les troupes à propos desquelles nous avons pu réunir suffisamment d'informations.

Ainsi qu'en témoignent les exemples qui suivent, plusieurs types d'animation théâtrale coexistent, s'entremêlent, se distinguent les uns des autres, s'opposent parfois.

1^{er} type

Les comédiens-animateurs viennent lire ou interpréter une scène d'un spectacle devant un public essentiellement scolaire (enseignement secondaire). Cette intervention comporte en outre une information sur les pratiques théâtrales de la troupe. Elle tente aussi d'éveiller le sens critique des spectateurs — discussions sur le fond et la forme — et de provoquer la créativité du public en l'initiant aux formes de l'art dramatique (imagination, par les participants, d'une saynète).

Cette démarche stimule donc les prises de parole et de conscience par le public touché par l'animation.

2^{ème} type

Pour des troupes itinérantes qui diffusent

des pièces du répertoire contemporain ou du répertoire classique actualisé, l'animation théâtrale peut avoir pour buts de :

- développer l'esprit critique à propos des pratiques théâtrales traditionnelles;
- conséquemment, préparer le public au théâtre contemporain et à son évolution vers des valeurs nouvelles;
- initier aux clés des « codes » nécessaires à la lecture optimale des spectacles;
- faire prendre conscience des réalités économiques, politiques, sociales et culturelles du monde actuel.

Très souvent, cette animation est basée sur l'exploitation d'un montage audiovisuel présentant les thématiques du spectacle et le travail théâtral de la compagnie. Cette démarche — comme la précédente — incite donc le public (scolaire ou libre) à venir voir le spectacle.

Une action basée sur des débats postérieurs à la représentation peut être répétée dans le temps pour déboucher parfois sur la création d'un spectacle par les « animés ».

Le public qui a participé à l'un ou l'autre de ces deux premiers types d'animation semble mieux se situer dans un rapport d'égalité avec les comédiens-animateurs. La post-animation facilite, dans le même esprit, la prise de parole par le public.

3^{ème} type

L'animation théâtrale peut avoir pour buts de toucher l'affectivité voire l'inconscient des spectateurs en développant une action puisant ses ressources dans l'expression basée sur la recherche corporelle et sonore (musique instrumentale, expression vocale...) et sur la fabrication d'objets (mannequins, modules, sculptures, marionnettes géantes...).

Cette approche non traditionnelle d'un « théâtre du corps et de la voix » peut se réaliser dans les ateliers (« workshops ») d'entraînement physique, vocal, musical... et aboutir à un type de communication intuitive, sensitive, non discursive.

Le refus plus ou moins « officiel » de la plupart des autorités publiques culturelles pousse ces troupes à trouver des réseaux parallèles et à pratiquer une action « sauvage » sur les places publiques, dans les rues, sur les marchés... et/ou à émigrer aux... USA par exemple.

4^{ème} type

Les troupes implantées dans des contextes socio-géographiques circonscrits peuvent,

autour d'un thème socio-politique, provoquer un faisceau de pratiques (ex. : différentes formes d'expression, débats, lectures, expositions) qui contribuent à la préparation d'un spectacle avec le public, dans des ateliers ponctuels.

Cette démarche se heurte, dans certains cas, à deux obstacles complémentaires :

- méfiance des directeurs d'entreprise;
- suspicion des travailleurs qui accusent les animateurs de complicité avec le patronat.

Cette conception de l'animation théâtrale est très proche de l'action politique militante. Il est donc aisé de comprendre que ses buts sont la prise de parole (voire la prise du pouvoir) par la classe ouvrière au départ de la prise de conscience des réalités économiques, politiques, sociales et culturelles d'une région. Nous sommes loin de la démarche purement « didactique » du premier type d'animation !

En effet, dans le premier type, l'animation théâtrale est une action directement liée à l'acte théâtral (fond et forme) qui vise à faire redécouvrir le chemin du théâtre par un public le plus large possible.

Dans le deuxième type, l'animation théâtrale est une préparation à la connaissance du fond et de la forme de toute la pratique théâtrale qui vise à fournir au public un outil de réflexion et d'échange idéologiques, afin que l'acte théâtral (création + animation) devienne un « révélateur » des phénomènes socio-politico-culturels.

Dans le troisième type, l'animation théâtrale met en jeu un travail sur le langage plus proche d'une conception nouvelle de l'écriture dramatique, à mettre en rapport avec la peinture et la musique modernes. Il s'agit ici de « détruire » un langage pour en « reconstruire » un autre. Cette démarche n'est pas uniquement formelle : elle peut être plus subversive que d'autres pratiques théâtrales non traditionnelles, ce qui oblige souvent ses partisans à mener une action hors institution. Leur travail les mène fréquemment à agir sur le plan idéologique traditionnel (ex. : transformer une culture véhiculant les préjugés politiques, sexuels...).

Dans le quatrième type, l'animation théâtrale est une action de conscientisation voire de provocation de changements sociaux (la prise de parole comme prise du pouvoir possible via le théâtre notamment et la théâtralisation du vécul.



En haut de la page : Laboratoire Collectif Dur-An-Ki : « Éthrogène ». Acting : Philippe Marannes. Directing : J. Cavassoni et Philippe Marannes. Body painting : Josiane Cavassoni.

Ci-dessus : Théâtre de l'Esprit Frappeur : « La Passion selon Pier Paolo Pasolini » de René Kalisky. Mise en scène d'Albert André Lheureux. Sur la photo, de gauche à droite : Daniela Bisconti, Françoise Giret, Jean-Marie Lemaire, Maria Verdi, Anna Wagram et Michel Hermon.

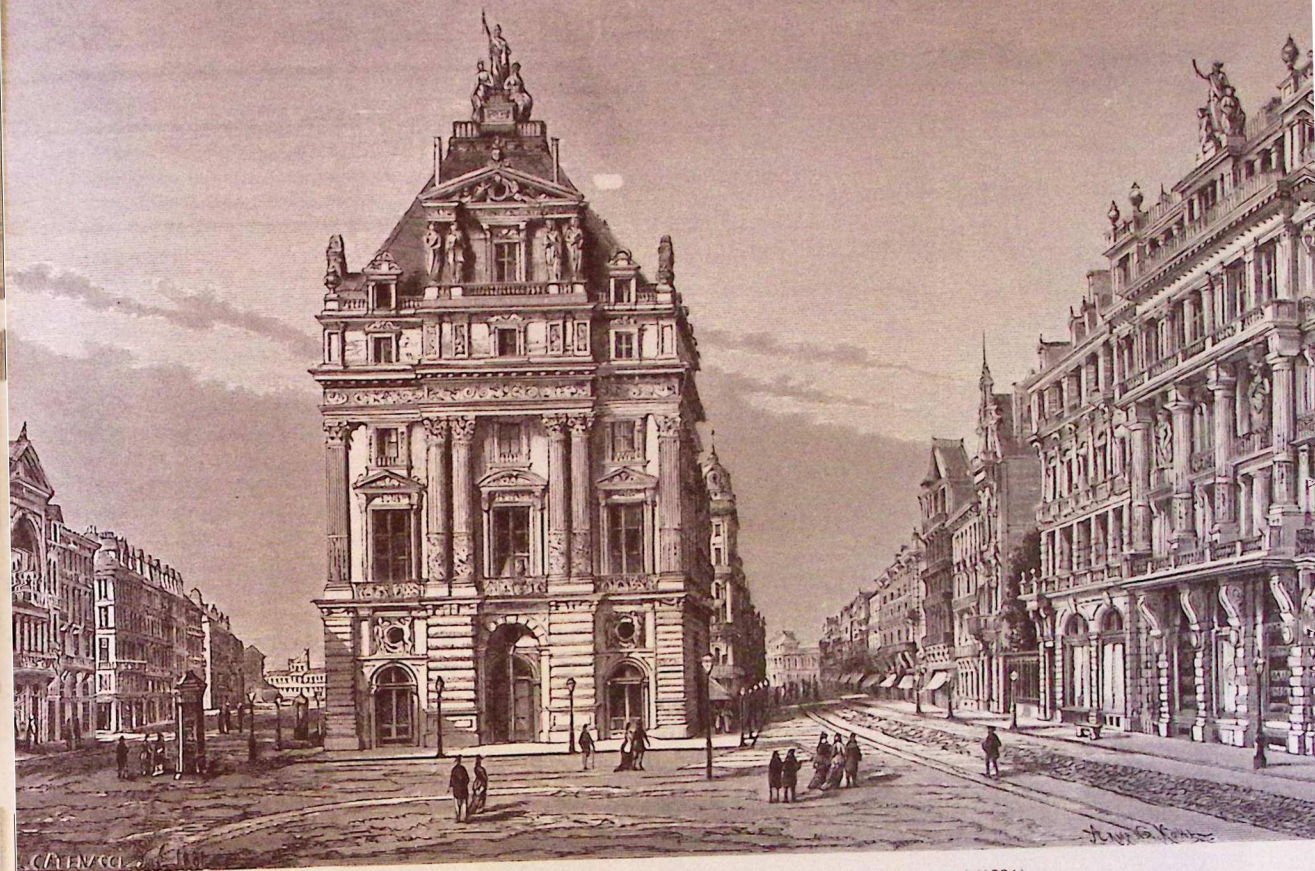
En guise de conclusion, nous attirerons l'attention du lecteur sur les rapports existant entre les conceptions fondamentales de l'animation théâtrale et les conditions matérielles des diverses démarches du nouveau théâtre : troupes jouant dans un édifice théâtral plus ou moins permanent, troupes œuvrant dans des contextes socio-géographiques déterminés, troupes vouées à l'itinérance quasi permanente...

- (1) Ce dernier programmant aussi certaines jeunes compagnies belges.
- (2) Sans oublier les importants Festivals de Liège, le Kaaitheater et, plus récemment, le Festival du Nouveau Théâtre d'Arlon-Marche.
- (3) Un certain renouveau existe aussi dans des troupes telles que le *Théâtre du Campus*, la *Compagnie du Téléphone*, le *Théâtre de tous les Jours* qui pratiquent un théâtre de critique sociale plus radicale et refusent le carcan de l'institutionnalisation.

Les boulevards du centre...

Epine dorsale de Bruxelles

par Marcel VANHAMME



Bruxelles : les boulevards intérieurs (boulevard du Nord et boulevard de la Senne), gravure de H. Catenacci (1881).

La psychologie d'une villette

En dépit du voûtement de la Senne, la capitale conserva longtemps son aspect provincial. Le peintre et écrivain français Jène Fromentin (1820-1876) ne se trompa pas lorsque, débarquant à Bruxelles un du mois de juillet 1875, il constata qu'à trois heures toute la cité dormait — il avait l'air — d'un universel sommeil, quel qu'il soit, d'un goût discret qui ne déplut à l'artiste. Dehors, les rues restaient désertes; derrière les volets baissés ou les stores tirés sur les façades blanches, rien n'annonçait plus. Cette atmosphère parlait d'un repos facile, de labeur sans excès, de nuit sereine et sans trouble, invitant à un repos bien-être.

En 1845, Nerval (1808-1855), en visite à la capitale du jeune royaume indépendant, nota cette morosité mélancolique; à

part la Montagne de la Cour, la capitale, dès la tombée du jour, restait sombre, le gaz des réverbères et des estaminets n'éclairait que d'interminables quartiers populaires, aux faisceaux de ruelles inextricables. Camille Lemonnier, à la fin du siècle, décrit Bruxelles en tant que « capitale bourgeoise, à la fois casanière et portée au faste, aimant les aises tranquilles de l'habitation et le mouvement des grandes artères... Le samedi, l'universelle et grave préoccupation de la toilette de la ville, un bel entrain de bras rouges lançant au large les seaux d'eau, maniant les balais, dardant les tuyaux d'arrosage, torchonnant les trottoirs qui, sous les frictions répétées, finissent par reluire comme des miroirs ».

Les cris de la rue

Cette atmosphère de tristesse chagrine se tempérait, durant la journée, des différents

cris de la rue. Des marchands ambulants donnaient formes et couleurs à la ville balzacienne.

Chaque lundi matin, le colporteur de pantalons, de bottes et de souliers usagés, se mettait en quête d'acheteurs; un singulier bonhomme, bien connu des Bruxellois de l'époque, vendait des sourcières, des ratières, des tamis ainsi que des robinets de cuivre; des femmes de Boitsfort offraient pour quelques pièces de monnaie les balais qu'elles avaient confectionnés à domicile; des Wallons, conduisant de petits chevaux de bât, annonçaient « des plateaux pour les chapeaux »; des Rhénans venaient à Bruxelles pour y vendre des cruchons en grès, des pintes et des écuelles; des charbonniers approvisionnaient leurs clients de braisettes et de charbon; les laitières, une cruche de cuivre posée sur la tête et un panier de beurre et d'œufs

accroché au bras, sonnaient de porte en porte; des Zélandais criaient, en modulant leurs voix, les harengs hollandais; le marchand de moutarde cherchait les amateurs de condiment; le vitrier réparait les vitres brisées; les chiffonniers collectaient vieux habits et os; le savoyard et son singe savant attiraient l'attention des passants; aux carrefours, des chanteurs groupaient quelques auditeurs; devant l'hôtel de ville, un vieil homme, un panier accroché au cou, présentait des plumes et de l'encre « pour chacun, sans distinction ». Tous ces cris étaient amortis par le roulement de lourdes voitures à chevaux, fracassant le pavement inégal des rues tortueuses de la vieille ville.

Le printemps de Bruxelles

La grande percée des boulevards centraux transforma le cœur millénaire de la ville en

un « petit Paris », comme les contemporains se plaisaient à l'appeler. Une large artère moderne remplaça les rues et ruelles moyenâgeuses. D'antiques cabarets disparurent et abandonnèrent la place à des cafés aux tentes bariolées, meublant de larges trottoirs, à la plus vive satisfaction de la bourgeoisie locale. De ces observatoires privilégiés, les habitués se plaisaient à regarder passer les trottins, d'élégantes jeunes femmes portant des chapeaux immenses pareils à des jardins fleuris, ainsi que les filles « ordonnées au vice ». Le Central car assurait la liaison de la place Saint-Roch (chaussée d'Anvers) à la place Madou en passant par la place de Brouckère.

Un spectateur attentif, A. Mabile, signala les flâneurs mêlés aux gens d'affaires, les personnes pressées qui venaient, couraient, causaient, s'arrêtaient, formant un

ensemble pittoresque sur lequel bruissait la rumeur d'une ruche au travail. Selon ce contemporain, le spectacle urbain se déroulait « dans un cadre charmant, entre des maisons toutes diverses, mouvementées de ligne, irrégulières de profil, mélange imprévu de haut et de bas-relief, qui donnait à cette voie droite une intensité de couleur, une variété d'aspects tout à fait réjouissante pour l'œil ».

Parler du mouvement urbain de la fin du siècle et l'imaginer pareil à celui que nous connaissons aujourd'hui serait anachronique : les promeneurs pouvaient traverser les boulevards centraux sans crainte d'un accident brutal, en rêvant, en chantonnant un air de valse ou même en lisant leur journal.

Les dimanches après-midi, les familles bruxelloises « descendaient en ville » — lieu de respiration collective — afin de tuer

d'une manière décente les heures de repos dominical : c'était une ouverture à tous les aspects d'une certaine réalité sociale, grouillante et cocasse.

La place de Brouckère, jadis et naguère

Il y a quelques années, les guides touristiques comparaient ce lieu privilégié à la place de Clichy et au Times square. Le terre-plein de la place pourrait aujourd'hui témoigner de scènes bouleversantes ou inhabituelles : cortèges de manifestants civils, défilés patriotiques, régiments en marche, harangues électorales, mini-concerts de l'Armée du Salut, attroupements d'étudiants de l'Université de Bruxelles fêtant bruyamment la saint Verhaegen dans le plus complet désordre; les yeux candides des enfants étaient à l'affût de l'apparition temporaire des lettres mobiles des enseignes lumineuses ou de brèves scènes de cinéma en plein air.

La fontaine-obélisque de la place de Brouckère, construite en granit de Suède (architecte E. Janlet), d'une hauteur de vingt mètres, fut érigée en l'honneur du bourgmestre Jules Anspach (1864-1879), rénovateur du centre de la ville. Sur le socle du monument, dans une niche cintrée, une figure symbolisait le voûtement de la Senne. L'obélisque, orné par des statues réputées — Paul De Vigne, Julien Dillens, Godefroid De Vreese, Pierre Braeke et Georges Houtsmont — était entouré à la belle saison d'un tapis de fleurs et enjolivé de jets d'eau.

Hélas, le rajeunissement des lieux et le creusement des voies d'accès au pré-métro nécessiteront la disparition du monument, lequel achève de se dégrader dans un entrepôt de la banlieue.

L'ancien hôtel Continental (architecte Carpentier, 1874) forme écran entre l'actuel boulevard Emile Jacqmain (autrefois boulevard de la Senne) et le boulevard Adolphe Max. Avant l'incendie du bâtiment, l'édifice était surmonté d'un groupe de trois figures, en cuivre repoussé et doré, représentant le Festin. Orné de colonnes corinthiennes rehaussées d'arabesques, le fronton triangulaire est soutenu par quatre cariatides (les Saisons, par Samain, 1879).

L'hôtel Métropole (architecte Bordiaux), dont la façade fut primée lors du concours de 1872-1876, offre aux regards des figures symboliques et des cariatides

(sculpteur Jacques De Haen) d'une belle venue.

L'amateur d'histoire reste rêveur en voyant l'intense animation qui se déroule place de Brouckère : autrefois, tout était ordre et mesure dans le couvent des Augustins — établis à Bruxelles en 1589 — qui occupait l'emplacement de l'ancien couvent des Frères au Fossé.

La façade de l'église des augustins se trouvait dans l'axe de l'actuel boulevard Anspach. Alors que les bâtiments religieux avaient été démolis depuis longtemps, le sanctuaire ne fut fermé qu'en 1796. A la suite du Concordat de 1805, il servit d'annexe à l'église du Finistère, rue Neuve. En 1814, les fidèles y déposèrent les statues de Notre-Dame-de-Bon-Secours et de sainte Appoline. Après avoir été utilisé comme salle de spectacles, l'édifice abrita les blessés anglais de la campagne de 1815. D'ambulance, l'église désaffectée devint, en 1816, temple calviniste (d'où son nom de « temple des augustins »). Sa façade, en style baroque du XVII^e siècle, réclama des restaurations en 1828. Après la révolution de l'Indépendance nationale, le vaste local servit de salle d'expositions de peintures : on y admira, notamment, les *Belges Illustres*, de Decaisne; la *Révolution de 1830*, de Gustave Wappers; la *Bataille de Worringen*, de De Keyser. C'était l'époque de l'exaltation d'un glorieux passé et de la Belgique unitaire.

En 1870, le Conseil communal vota l'expropriation du bâtiment. Il servit temporairement de Poste Centrale lors de la construction du nouvel hôtel des Postes (place de la Monnaie), en 1892, transfuge des vétustes bureaux de la rue de la Madeleine. La Grand-Poste de la Monnaie disparut en 1966.

Les guichets de la Poste Centrale de Brouckère occupaient l'ancienne nef, les trieurs classaient le courrier dans le chœur; en hiver, de pauvres bougres se chauffaient à deux énormes calorifères.

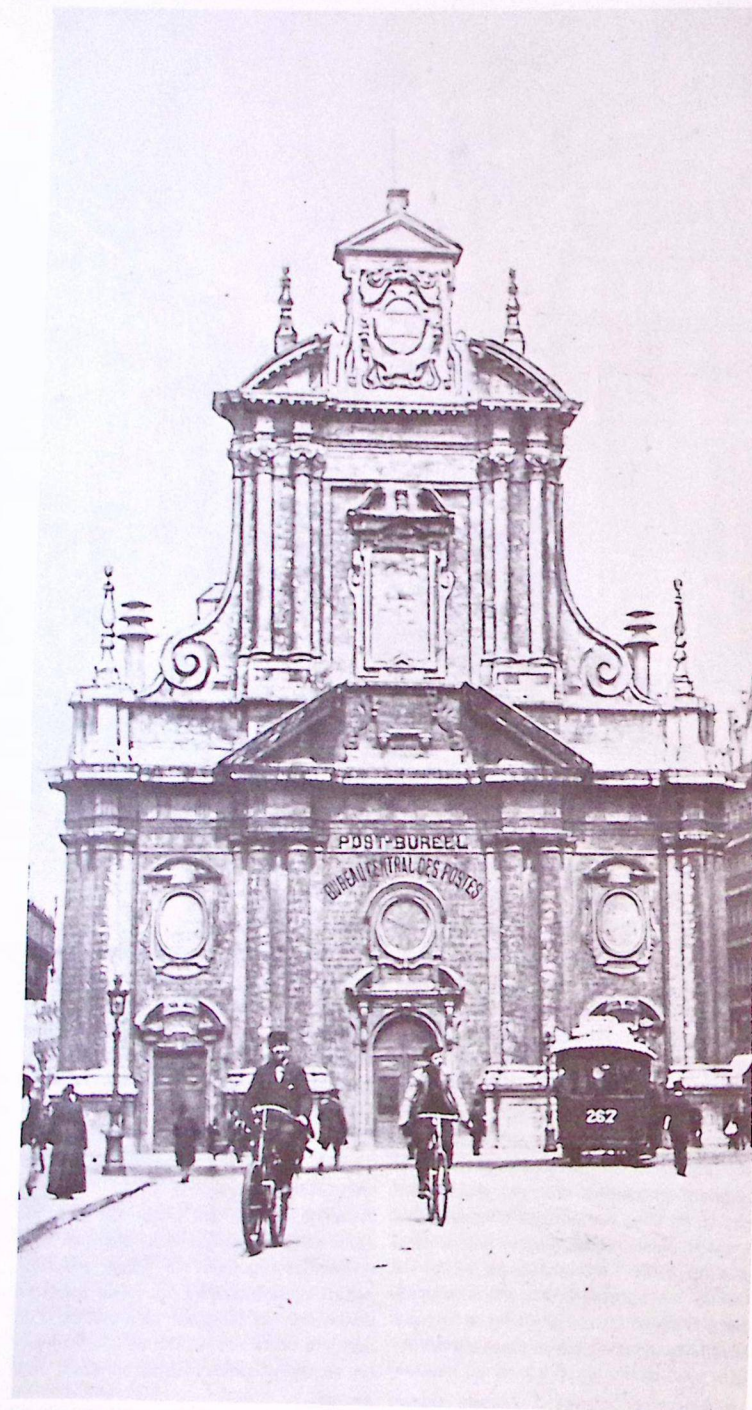
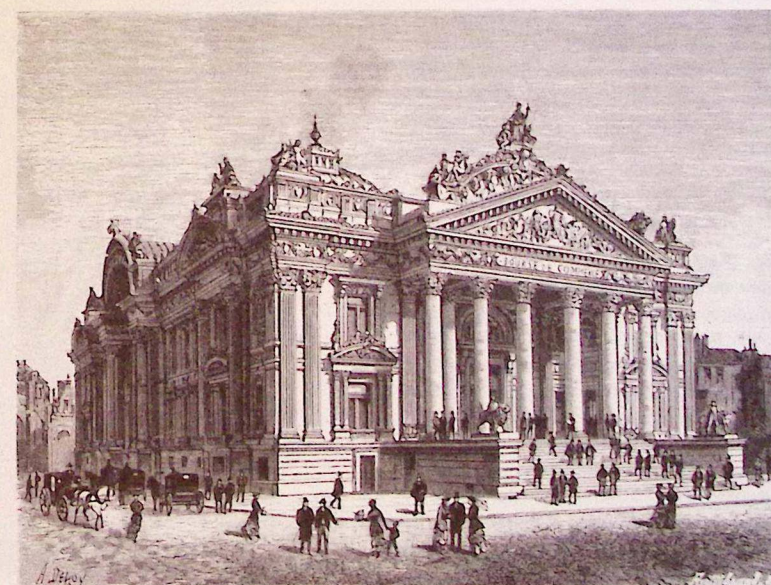
Le boulevard Adolphe Max, il y a quarante ans

Evoker quelques immeubles chers aux vieux bruxellois offre des souvenirs agréables. La *Rôtisserie ardennaise* (n° 146-148) attirait les gourmets, tant par sa cuisine que par son cadre rustique. Le cuisinier de l'établissement n'avait pas son pareil pour trousser une volaille, mettre un chapon à la



Ci-dessus : la place de Brouckère à l'époque de l'Exposition universelle de 1958. Au milieu de la place, le pavillon d'accueil du Centre d'Information de Bruxelles; au fond, malheureusement somme d'une écrasante reclame d'un produit à la mode du temps, le beau bâtiment de l'ancien hôtel Continental; à droite, la façade de l'hôtel Métropole; dans le lointain, la haute silhouette du Centre Rogier; à gauche, le cinéma Scala adossé à l'Eldorado; les trams circulent à l'air libre; les passants trouvent le passage ouvert.

Ci-dessous : la Bourse de Commerce, œuvre de l'architecte Leon Suys (d'après une gravure de la fin du XIX^e siècle).



L'église des Augustins, de style baroque, était située à l'emplacement de l'actuelle place de Brouckère. Au cours du XIX^e siècle, elle fut affectée à divers usages dont, en dernier lieu, celui de bureau central des Postes. Elle fut démolie en 1893, mais sa façade fut sauvée et sert aujourd'hui d'avant-corps à l'église de la Trinité à Ixelles.



broche, cuire des viandes de qualité, préparer du gibier, des sauces et des pâtés. La brasserie, fréquentée par une clientèle exclusivement bourgeoise, offrait une carte riche en bières spéciales.

L'hôtel *Scheers* (aujourd'hui transformé), les hôtels *Plaza* (disparu) et *Atlanta* (encore très actif) participaient au bon renom hôtelier de la ville. Le cinéma *Plaza* (n° 118) et le cinéma *Marivaux* (n° 104) étaient, à cette époque, considérés parmi les plus luxueux de la capitale.

La librairie anglaise *Smith and Son* (n° 71-75) avait l'avantage — aujourd'hui malheureusement supprimé — d'offrir à une clientèle presque exclusivement féminine un agréable et calme salon de thé de bonne tenue.

De tous les magasins vendant les produits

Ci-dessus : le Marché au Beurre ou Marché des Recollets vers 1867.



Ci-contre : une marchande d'œufs (dessin de Hubert).

En page de droite : charrette de laitière (dessin de Hubert, 1881).

laitiers, le plus couru du centre de la ville était la fromagerie suisse *Togni*. La maison formait le coin du passage couvert du Nord (ouvert en 1882) et du boulevard Adolphe Max. Du passage s'échappait une odeur de caramels chauds qui se mélangeait étrangement aux fortes odeurs des fromages fermentés servis à la firme *Togni*.

Les cinémas *Eldorado* et *Scala*, place de Brouckère, attiraient la grande foule des cinéphiles dans la fièvre du samedi soir.

Le boulevard Anspach et la place de la Bourse

Le boulevard Anspach débute à la place de Brouckère et se dirige en droite ligne vers la Bourse. Il est connu par deux importantes entreprises commerciales : dès 1872, les *Grands Magasins de la Bourse*; en 1898, les *Galerias Anspach* ou *Grand Bazar*.

Le *Grand Hôtel* (n° 29) possédait une riche et fidèle clientèle européenne. Dès 1935, cet établissement hôtelier fut amputé afin de permettre la construction en 1935 du *Cinéac Centre*. Le *Grand Hôtel* fut démoli en 1974 et depuis lors le terrain dégagé attend une nouvelle affectation.

Le boulevard Anspach offrait aux ménagères un beau choix de magasins d'une haute qualité. Parmi eux, les établissements *Wygarts* (n° 41-47), spécialisés dans la vente de légumes et de fruits, et le *Pré Fleuri* (n° 68-70), crèmerie modèle.

La place de la Bourse resta longtemps un lieu de rendez-vous et de complicité, tant pour les couples, les adolescents en quête d'âmes sœurs que pour les hommes d'affaires qui, le mercredi, s'assemblaient dans les cafés des environs ou tout simplement sur les escaliers du bâtiment

de la Bourse de Commerce. Celui-ci, un des temps forts du centre, construit en style néo-classique par l'architecte Léon Suys, avait été inauguré en 1873. L'immeuble fonctionnel rassemble une intéressante série de sculptures dues à des artistes réputés à l'époque : Guillaume De Grootte, Jean-Joseph Jacquet, Jacques Jacquet, Egede Melot, Joseph van den Kerckhove, A. Van Rasbrough, Auguste Rodin. Les lions placés à côté du grand escalier (vingt marches) sont des œuvres de Jean-Joseph Jacquet, sculpteur de talent qui exécuta également le fronton de l'édifice.

Avant le voûtement de la Senne, à l'emplacement de la Bourse de Commerce, les ménagères bruxelloises fréquentaient le *Marché au Beurre*, dit *Marché des Recollets* (le couvent des récollets occupait autrefois ces lieux). Ce marché des différents produits laitiers — on y vendait également de la viande — s'étendait entre l'église Saint-Nicolas, la Senne et un labyrinthe de ruelles. Chaque lundi, mercredi et vendredi, des marchands et des paysans débitaient du beurre, diverses espèces de fromage dont des produits régionaux, ainsi que leurs dérivés. Le carreau du marché était à l'ombre de grands arbres. Toutes les échoppes brillaient de propreté. Les campagnardes brabançonnaises présentes — vêtues de longues jupes multicolores superposées, protégées de tabliers à larges et commodes poches ventrales, soigneusement serrées de châles de laine foncée et coiffées de fichus de couleur — étalaient à loisir des mottes du savoureux beurre d'Anderlecht, rangeaient de petits paniers de fromage blanc et disposaient au toucher les fameux fromages violemment parfumés provenant de Drogenbos; les œufs frais reposaient dans des paniers recouverts d'une toile à carreaux, rouges ou bleus.

De gros chiens de trait rêvassaient placidement, couchés entre les brancards abaissés de petites charrettes. Les ânes se raréfiaient. Ils étaient encore nombreux au début du siècle. A Schaarbeek, « le pays des ânes » (allusion à ses habitants), sur une population évaluée à cette époque à un peu plus de mille âmes, les statisticiens comptaient quatre cents de ces infatigables compagnons des cultivateurs, soit environ un âne par trois habitants.

En quittant la place de la Bourse, on arrivait



au *Pathé Palace* (n° 85), dernier cinéma situé sur les boulevards centraux.

Le boulevard Maurice Lemonnier et la place Anneessens

A l'extrémité du boulevard Anspach, où naît le boulevard Maurice Lemonnier (jadis boulevard du Hainaut), se trouvait la *Maison des Huit Heures*.

Au numéro 110, à front du boulevard Lemonnier, se dresse un bâtiment scolaire dont l'importance dans l'histoire de la pédagogie belge ne sera jamais suffisamment soulignée.

L'*Ecole Modèle* fut fondée en 1875, à l'initiative de Charles Buls qui donna des instructions précises à l'architecte Hendricks fils. Celui-ci réalisa le premier bâtiment scolaire du pays, répondant à toutes les conditions hygiéniques, pédagogiques et esthétiques selon les idées les plus avancées en la matière. Cet immeuble scolaire, destiné au perfectionnement de l'instruction primaire laïque, servit de modèle à de nombreux architectes et pédagogues venus de tous les continents.

Sur la place Anneessens, que nous venons de dépasser, se dresse la statue de François Anneessens, martyr de ses convictions conservatrices (sculpteur Thomas Vincotte, 1889). Ce héros populaire, doyen du métier des Quatre Couronnés, naquit paroisse Sainte-Catherine en 1660, résida rue de l'Hôpital et fut exécuté à la hache le 19 septembre 1719. Un flamand âgé de 64 ans, nommé Bernardin Braeckman, colporteur d'œufs durs, de noix et de crabes, servit de modèle vivant à Thomas Vincotte.

Le pauvre homme en perdit la raison; touché par l'orgueil, il confondit sa personne avec le personnage historique et inscrivit en lettres d'or sur sa casquette à visière cirée, le mot magique « Anneessens » ! Le vieillard mourut rue Haute, en 1904. Sa gloire perdura quelque temps grâce à son portrait qui se vendit dans les estaminets populaires de la ville et dont on en fit une carte postale illustrée.

Le *Palais du Midi* (n° 162 du boulevard Maurice Lemonnier) est un ancien marché couvert construit en 1874 (architecte Wybrand-Janssens). Il abrita les salles de cours de l'Ecole industrielle de la Ville de Bruxelles puis, jusqu'en 1971, les services adminis-

Ci-dessous : le Marché Saint-Géry (architecte : Dubois) et ses marchands ambulants en 1885. Le marché couvert, aujourd'hui, à l'état d'abandon, date de 1881. A l'intérieur est conservée une fontaine, en forme d'obélisque, provenant de l'abbaye de Grimbergen.
En bas de la page : le même bâtiment en 1960. A l'exception de l'auvent qui a été enlevé, la construction avait gardé le même aspect que celui qu'elle avait à la fin du siècle dernier.



Ci-dessous : en 1960, le boulevard Anspach à la sortie de la place de la Bourse. On remarque, dans le fond, un des angles des Grands Magasins de la Bourse; au centre, le cinéma *Pathé Palace*, et à gauche (magasin *Pluitex*) l'entrée de la rue du Borgval, rappel de la situation approximative du castrum de la fin du X^e siècle.

En bas de la page : la place Fontainas. C'est ici que commence le boulevard Maurice Lemonnier. A droite de notre document, les belles colonnes corinthiennes d'un immeuble à destination commerciale.



tratifs communaux. Des locaux de ce vaste immeuble servent encore à des expositions, à des séances sportives et récemment à une bibliothèque publique communale.

La place nous manque pour évoquer la vie des cafés-concerts et du music-hall qui anima les boulevards centraux. Le plus célèbre d'entre eux, le *Winter-Palace*, resta ouvert de 1910 à 1922.

Cent ans après l'ouverture des boulevards centraux

Les travaux du pré-métro achevés, les lignes de tramways devenues souterraines, la place de Brouckère rajeunie, Bruxelles, depuis 1976, prend des allures de grande dame distinguée et cosmopolite. Les trottoirs des boulevards sont portés à vingt mètres de largeur; de distance en distance, des bacs à fleurs et à érables égayent la voie publique et satisfont notre sensibilité après des campagnes vigoureuses pour la qualité de la vie; de nombreux bancs publics contribuent à transformer le parcours en promenade.

La station Brouckère, entièrement enterrée, est une ville miniature. La place elle-même prend un ton moderne : la façade de l'hôtel Continental vient d'être restaurée, malheureusement le rez-de-chaussée de l'immeuble reste mal maquillé; l'hôtel Métropole a retrouvé ses flâneurs et sa clientèle internationale; le cinéma Eldorado s'est agrandi de la Scala et offre au choix des cinéphiles toute une panoplie de films à succès; Bruxelles, plus qu'aucune autre ville, attire les gastronomes par la qualité de ses restaurants dont plusieurs occupent les meilleurs emplacements des boulevards centraux.

Au débouché de la place de Brouckère et du boulevard Anspach, se dressent, du côté gauche, le gigantesque immeuble-tour de la Poste Centrale et des Services administratifs de Bruxelles-Ville; à droite, le haut bâtiment Philips.

En ce millénaire de la fondation de *Bruc-sella* ne conviendrait-il pas de porter un regard dans le lointain du temps, vers ce modeste pont sur la Senne, ainsi qu'en direction du castrum élevé vers 977 par un malheureux prince français, Charles de Lorraine ou de France ? (1)

(1) Voir début dans « Brabant » n° 3/1979 p. 2 à 9.

Les Sénateurs de la Maison de Merode-Westerloo

par Evrard OP de BEECK



Il va de soi, qu'au moment des élections, l'on est tenté de regarder dans le passé et de voir quels sont les noms que l'on retrouve dans les annales parlementaires.

Depuis 1830, et pendant plus de 75 ans, nous avons rencontré le nom de Merode. Signalons immédiatement que nous le trouvons déjà parmi les membres des premiers gouvernements, comme il figure à maintes reprises dans la liste des membres de la Chambre des Représentants. Ayant étudié l'histoire de la maison de Merode (1), nous avons eu l'occasion de faire la connaissance de trois sénateurs qui furent à la fois Campinois et Brabançons, d'ailleurs de la même façon qu'ils ont été Belges et Européens.

Dans trois articles successifs, nous parlerons du Comte Henri de Merode-Westerloo († 1847), Charles-Antoine († 1892) et Henri († 1908).

Retournons en 1830. Le Comte Charles-Guillaume de Merode-Westerloo n'est plus ; il est décédé au mois de février après avoir traversé, non sans peine, les différents régimes qui se sont succédé depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Son mausolée, sculpté par le Louvaniste Geerts, se trouve à l'église des Minimes à Bruxelles et figure parmi les monuments les plus remarquables. Nous donnons le texte intégral de son épitaphe.

A la mémoire de Guillaume Charles Ghislain comte de Merode Westerloo et du Saint Empire, prince de Rubempré et d'Everberg, Grand d'Espagne de Première Classe, né à Bruxelles le 16 septembre 1762. En 1787, ministre plénipotentiaire de l'Empereur Joseph II près Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux des Pays-Bas. Député par l'Etat Noble du Hainaut au Congrès Belge de 1790. En 1805, maire de Bruxelles. En 1809, Sénateur, Comte de l'Empire Français. En 1814, Vice-Président du Conseil Privé sous le gou-

A gauche : le Sénateur Comte Henri de Merode-Westerloo avec son fils Charles-Antoine, futur Président du Sénat (tableau de la collection de la Princesse de Merode-Westerloo).

Ci-dessus : le château ancestral de Westerloo d'après une gravure du milieu du XIXe siècle (collection de la Princesse Philippe de Merode à Treton).



Guillaume 1^{er}, Roi des Pays-Bas (dessin de Heins, d'après la photographie d'un portrait fait en Angleterre pendant l'exil du prince au temps de l'Empire).

vernement du prince d'Orange. En 1815, Grand-Maréchal de la Cour du Roi des Pays-Bas, Guillaume 1^{er}. Décédé à Bruxelles le 18 février 1830. Il servit successivement les Souverains du Pays et, pendant la Première Révolution Belge, le Gouvernement National de cette époque, n'écoulant jamais d'autre inspiration que celle du devoir. Deux fois par ses soins cette église fut rendue à l'usage de la Religion Catholique sous l'Empire Français et sous le Gouvernement des Pays-Bas. Et à la mémoire de Marie Joseph Felix

Ghislaine d'Ongnyes sa femme, comtesse de Merode Westerloo et du Saint Empire, princesse de Rubempré et d'Everberg, fille unique de Henri Othon d'Ongnyes, prince de Grimberghe, comte de Mastang et de Coupignies et de Marie Philippine Hyacinthe, comtesse de Merode de Deynse, née à Bruxelles le 20 septembre 1760, Dame du Palais de S.A.R. l'Archiduchesse Marie-Christine, Dame de la Croix Etoile, dernière héritière de la Maison d'Ongnyes, ayant succédé à son père comme princesse de Grimberghe en

1791. Après une vie sanctifiée par la pratique des bonnes œuvres, décédée à Bruxelles le 4 août 1842. Le hasard a voulu que ses quatre fils aient joué chacun un rôle dans l'histoire de la Belgique naissante. Il n'est plus nécessaire ici de citer le rôle du Comte Frédéric de Merode († 1830), ni de ses frères Felix († 1857) et Werner († 1840). Nous voulons nous limiter à l'aîné.

Henri, Comte de Merode-Westerloo

Henri, en tant qu'aîné, hérita du vieux

domaine familial de Westerloo. Il était né à Bruxelles, le 15 août 1782, dans « l'hôtel de Rubempré » (2). Etant très jeune lorsque sa famille fut obligée de quitter le pays en raison de l'occupation française, il se souvint fort bien de cette période et en fit une description détaillée dans ses « Souvenirs » (3). Par suite des nombreux déplacements de sa famille entre les années 1787 et 1800, il fit ses études en divers endroits, ce qui donna à son éducation un authentique cachet « Européen ». Nous retrouvons cette universalité dans ses nombreux écrits. D'abord, il accompagne son père, ambassadeur à La Haye. Plus tard, il ressent, mieux encore que ses jeunes frères, les inconvénients et la tristesse propres à l'exil. Quand nous lisons aujourd'hui ses « Souvenirs », nous sommes entraînés dans cette longue randonnée qui, par la voie de Petersheim,

Maastricht et Merode, le conduisit à Wettin en Prusse. Nous partageons sa joie lorsqu'en retournant dans nos provinces, il retrouve une société complètement changée. Plus tard aussi, Henri de Merode-Westerloo voyage beaucoup, et, de plus, il est bon observateur et a la plume alerte.

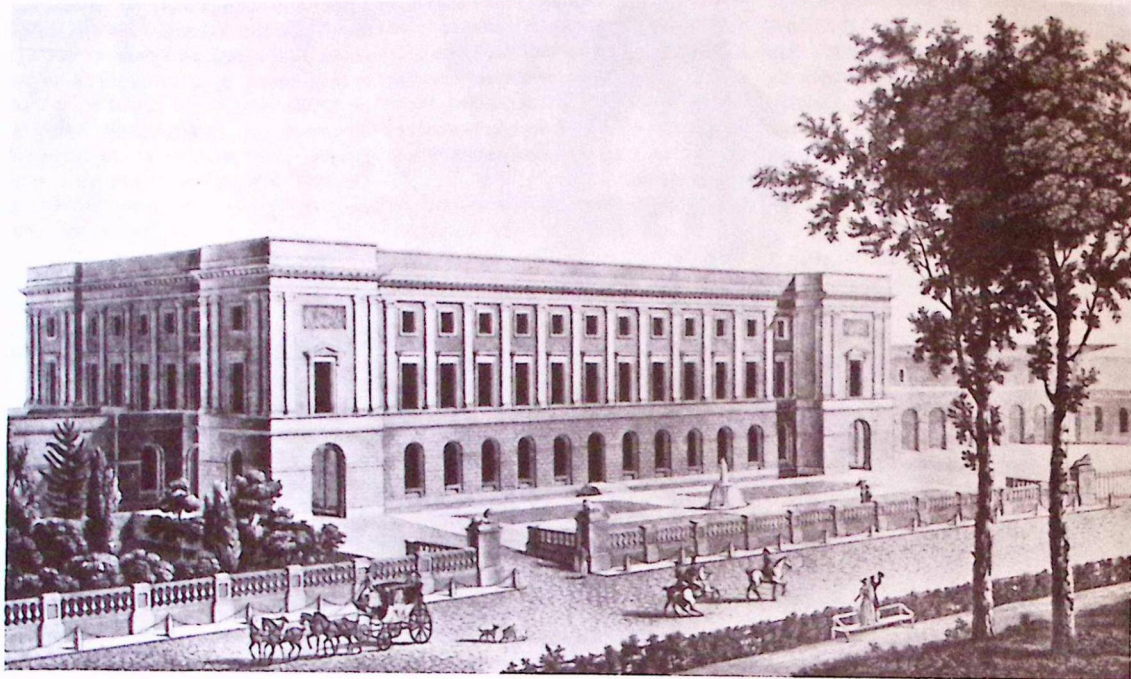
Son mariage avec Louise-Jeanne de Thesan, qui eut lieu à Paris, le 26 août 1805, le met en contact avec la plus haute société française et lui permet de participer à certaines cérémonies au Palais des Tuileries, à la Cour de l'Empereur Napoléon 1^{er}, qu'il décrit avec beaucoup de style et de détails.

Mais il réside surtout dans nos régions, notamment à Everberg et à Bruxelles. C'est dans cette dernière ville qu'il assiste, en 1815, à la création du Royaume des Pays-Bas. Cédons-lui la parole :

« Dès que l'Empereur fut proclamé, toute l'Europe s'émut ; tous les différends du Congrès de Vienne cessèrent, et on entendit, selon l'expression de M. de Chateaubriand, le pas d'un millier d'hommes qui s'avançaient vers la France, pour en chasser de nouveau l'ennemi irréductible de la paix des peuples. Peu de jours après l'arrivée de ces nouvelles à Bruxelles, on se hâta d'y proclamer roi des Pays-Bas, Guillaume de Nassau-Orange, prince souverain des Provinces-Unies et gouverneur général de la Belgique. Bientôt, on composa la cour du nouveau roi. Mon père fut nommé grand maréchal ; M. le Comte de Mercy-Argenteau, grand chambellan ; M. le Comte de Marnix, grand veneur et M. le Comte de Liedekerke-Beaufort, maréchal du palais. Ma femme et ma sœur furent nommées dames du palais, mais elles

Ci-dessous, à gauche : le Prince Guillaume d'Orange représenté dans le décor du Palais de la Nation à Bruxelles. Dans le fond, le Théâtre du Parc (tableau de J.-B. Van Der Hulst faisant partie de la collection de la Maison Royale d'Orange-Nassau).
Ci-dessous, à droite : la Princesse Anne Paulowna, épouse du Prince Guillaume d'Orange-Nassau, par J.-B. Van Der Hulst. Le tableau représente la princesse dans un salon de son palais (probablement la galerie de marbre) et donne une perspective sur le palais royal tel qu'il était sous la période hollandaise.





Le Palais du Prince Guillaume d'Orange, actuellement Palais des Académies (gravure du début du XIX^e siècle faisant partie de la collection d'Evrard Op de Beeck).

n'acceptèrent point ; ma sœur venait d'éprouver de bien grands malheurs ; elle restait seule, chargée du soin de deux jeunes enfants ; dont l'une était posthume. Ma femme voyait toute sa fortune retomber sous le pouvoir de l'empereur.

Le roi des Pays-Bas, quelque temps après son accession au trône, nomma une commission composée de Belges et de Hollandais, pour mettre la loi fondamentale des Provinces-Unies en harmonie avec la Belgique. Mon père fit partie de cette commission et partit pour La Haye peu de temps avant l'invasion française. Une armée anglaise de lord Wellington et une armée prussienne, sous les ordres du maréchal prince de Blücher, étaient entrées en Belgique pour la défense du nouveau royaume.

Je vis alors lord Wellington à un concert de Mme Catalani. Placé près de lui, j'eus tout le temps de considérer sa

physionomie froide et immobile. Après avoir rassemblé précipitamment les débris de l'armée française, Napoléon s'avança vers les frontières du nord, à la tête de cent cinquante mille hommes.

Rien n'égalait, selon ce que l'on dit alors, les transports de l'armée française au passage de la Sambre ; les cris, les hurlements de : Vive l'empereur ! retentissaient au loin comme le tonnerre ; les soldats se jetaient à genoux, baisaient ses mains, ses habits, ses bottes et jusqu'à son cheval, et ce fut au milieu de ces transports qu'ils arrivèrent à Ligny, où l'armée prussienne, commandée par le maréchal Blücher, et qui ne comptait que soixante-dix mille hommes, fut aussitôt attaquée, enfoncée et écrasée. C'était le 16 juin, qu'occupé à l'étude, sur une colline située près du château d'Everberg j'entendis vers une ou deux heures des grondements souterrains qui fixèrent mon attention.

Appuyant l'oreille contre terre, je distinguai des détonations, et, sachant depuis quelques jours que Napoléon se disposait à se mettre en marche vers nos frontières, je ne doutai plus qu'il n'attaquât les alliés, selon sa coutume de ne jamais prévenir l'ennemi. Effectivement, c'était lui qui écrasait l'armée prussienne à Ligny. Les alliés étaient visiblement surpris, car lord Wellington était au bal à Bruxelles, et l'armée anglaise n'était point préparée à se porter au secours des Prussiens. Le maréchal Blücher demeura quelque temps couché sous son cheval où il resta inaperçu des Français qui passèrent près de lui. On fut saisi de terreur et de douleur à l'annonce de ces affreuses nouvelles. On n'avait donc, semblait-il, échappé à cette dure captivité que pendant quelques mois et pour en ressentir plus durement toute l'horreur. Le lendemain, il y eut un nouveau combat aux Quatre-Bras où périt le duc de Brunswick.

Enfin, le 18 eut lieu la grande bataille de Waterloo où Napoléon, avec cent mille hommes, ne put enfoncer l'armée anglaise appuyée à la Forêt de Soignes et composée de quatre-vingt mille soldats anglais, hollandais, belges et hanovriens, commandés par le duc de Wellington, mais fut mis en fuite par l'arrivée des deux corps prussiens de Blücher et de Bulow et y perdit pour toujours la victoire et la couronne. A cinq heures du matin de cette terrible journée, j'allai à pied d'Everberg à Bruxelles par la grande route de Louvain. Là je croisai, à plusieurs reprises, des soldats défaits à Ligny, surtout des troupes de Nassau.

A mesure que j'approchais de Bruxelles, j'entendais plus distinctement les salves d'artillerie en action du côté de Waterloo ; c'était le début d'une bataille qui devait décider du sort, sinon de l'Europe, du moins de la France et de la Belgique.

J'arrivai à l'hôtel de Merode vers neuf ou dix heures. Le canon tonnait toujours d'une manière terrible ; les vitres en étaient ébranlées. Après avoir été à la messe à l'église de Saint-Pierre, j'essayai vainement d'obtenir des passeports. Tout était fermé, et l'autorité introuvable. Je me bornai donc à emporter les bijoux et les pierreries restés à l'hôtel de Merode, et les rapportai à Everberg à ma femme et à ma sœur. Comme l'issue de la bataille était fort incertaine, il s'agissait de décider ma mère à quitter Everberg et à chercher un abri dans la ville de Louvain.

Alors, elle se décida précipitamment à entasser pêle-mêle dans un grand drap de lit ce qui lui était nécessaire et arriva à Louvain vers huit heures du soir. Elle fut reçue et logée à merveille chez un receveur de mon père, ancien serviteur de la maison. Nous allâmes loger tous ensemble à l'Hôtel de Cologne. Le lendemain matin, alors qu'on ignorait encore l'issue de la bataille, j'étais chez ma mère.

Tout à coup, un bruit épouvantable se fit entendre ; toutes les portes et les fenêtres se ferment, un cri général retentit : les Français arrivent !

C'étaient des prisonniers français qu'un détachement prussien amenait. En même temps, le maire reçut la nouvelle officielle de la victoire de Waterloo, Na-

poléon était vaincu, et l'armée française, écrasée de face comme de flanc, était en fuite précipitée vers Paris. La terreur se changea alors en un cri de joie unanime, et toutes les cloches de la ville annoncèrent la chute définitive du destructeur des royaumes.

La joie populaire se répandit en chansons souvent triviales, mais qui exprimaient le soulagement général. Le soir même, nous revînmes à Everberg, où tout rentra dans la tranquillité. Alors se révéla la bonté et la charité des habitants de Bruxelles envers les blessés de Waterloo. Un grand nombre d'entre eux se rendirent sur le champ de bataille pour les soigner, les consoler et les recueillir chez eux, en attendant que les secours de l'autorité publique leur fussent dispensés. Le fanatisme de cette armée française pour Napoléon était si grand, que l'on vit des hommes amputés jeter en l'air leurs bras et leurs jambes en criant « Vive l'Empereur »... Un tel spectacle faisait horreur et pitié, mais il ne put ralentir la charité publique. Le comte de Robiano se distingua particulièrement pendant cette période. Pas un seul jour, il ne s'éloigna des hôpitaux, y consacrant ses matinées et ses soirées, soignant les corps et reconfortant les cœurs.

Aussi reçut-il quantité de lettres de gratitude de la part des parents de ceux qu'il avait soignés ou auxquels il avait sauvé la vie.

A cette époque, parut la célèbre loi fondamentale du royaume des Pays-Bas, qui donna lieu à de longues et fâcheuses discussions entre le roi des Pays-Bas, d'une part, et l'épiscopat belge et le Saint-Siège de l'autre ; le serment de maintenir cette loi fondamentale, exigé par le gouvernement pour entrer dans les chambres et occuper beaucoup d'emplois, fut condamné par le Saint-Siège et les évêques belges, et ce ne fut que sept ans plus tard que ce différend prit fin par une déclaration du roi Guillaume, de ne vouloir rien exiger, par ce serment, qui fût contraire à la religion catholique. Cette loi fondamentale fut présentée à l'approbation des notables belges nommés par le roi, mais fut rejetée par la grande majorité dont je fis partie.

Je fis part à Monsieur de Capelle, chargé par le gouvernement de présider

cette opération, des motifs qui avaient déterminé mon vote négatif ; il me revint qu'un des membres du conseil présent à la réception de ma lettre s'était écrié : « C'est bien digne d'une tête à la Merode... ».

Dans ses « Souvenirs », Henri de Merode parle également de l'intronisation de Guillaume I^{er} ; il le fait avec une certaine amertume, et c'est dans le même style qu'il traite quelques événements qui se sont passés par après.

« Pendant les débats, le roi Guillaume fut intronisé sur la Place Royale. Je ne vis pas cette cérémonie étant allé à Dhuy passer quelques jours chez le vicomte d'Elzée dont ma cousine, Léopoldine de Beaufort, avait épousé le fils unique l'année précédente ; elle fut fort mesquine. Le roi portait sur la tête une couronne de bois doré, dont les pierreries étaient en verre de différentes couleurs ; les lions, dont était parsemé son manteau royal, étaient de cuivre doré et tout ce clinquant symbolisait le pouvoir fragile et éphémère qu'exerça ce prince maladroit et inhabile à toute autre chose qu'à augmenter sa fortune personnelle.

Les chasses à courre continuèrent à Everberg cette année comme la précédente, et il en fut de même jusqu'en 1818. Le baron de Roisin, officier général au service des Pays-Bas, y mettait beaucoup de gaieté. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse vinrent cette année à Bruxelles. Je ne les vis point. Il y eut cependant bal et dîner à la Cour, mais je n'y fus pas invité ; probablement ma lettre écrite à M. de Capelle pour motiver mon vote négatif sur la loi fondamentale en fut la cause. Mon père cependant était encore alors grand maréchal. Il faut avouer qu'exaspéré par la déception d'une délivrance qui n'avait abouti qu'à de grandes tracasseries et un imbroglio épouvantable, il faisait son service assez négligemment et disait au roi Guillaume tout ce qui lui passait par la tête ; car au lieu d'une négociation simple et franche avec le Saint-Siège, pour amener un arrangement entre les vues de la Cour et celles du clergé belge, dont plusieurs étaient impraticables ainsi qu'il l'a compris lui-même à la révolution de 1830, le roi y opposa un entêtement aveugle. Le prince de Méan, ancien prince évêque



Le Prince Guillaume d'Orange-Nassau à la bataille des Quatre-Bras, par Pieneman (1848). Tableau appartenant à la Maison Royale des Pays-Bas.

de Liège donna alors son explication du sens dans lequel il avait prêté le serment, ce qui, ayant été agréé à Rome, servit de modèle aux catholiques dans les localités où le gouvernement voulut bien l'admettre. Après cela, M. le Prince de Mean fut déclaré archevêque de Malines, mais quelques incidents retardèrent encore de plus d'un an l'expédition de ses bulles et son installation. Pendant cet intervalle, une grêle de mandements contre la danse vint encore augmenter l'imbroglio, à Tournai et à Namur. Une des premières démarches

de M. le Prince de Mean fut une instruction, envoyée discrètement, de ne pas donner de suite au mandement qui avait été lancé dans son diocèse avant qu'il ne prenne possession de sa charge. A la fin de cette année, pendant le mois de novembre et de décembre, toute l'armée alliée qui était allée à Paris par le nord de la France repassa par ici. Nous eûmes à Everberg des logements militaires dont plusieurs nous amusèrent par leurs talents pour la musique, et par leurs excellentes musiques militaires qui, partant au milieu des brouil-

lards de l'automne, contrastaient admirablement avec la tristesse de la campagne à cette époque de l'année. Des Hanovriens me donnèrent quelques détails sur mes relations de Brunswick perdues de vue depuis quinze ans et sur le désenchantement des Brunswickois, après quelques semaines de contacts avec leur nouveau duc tué à Waterloo. A la fin de décembre, mon père reçut du roi Guillaume la petite décoration du Lion Neerlandais ; les autres grands officiers de la Cour reçurent tous la Grand-Croix ou celle de Commandeur.



Frederic Comte de Merode (1792-1830), combattant pour la Belgique indépendante.



Le Gouvernement Provisoire, gravure exécutée d'après le tableau de Picqué (1831) faisant partie des collections de l'hôtel de ville de Bruxelles. Parmi les personnalités, on reconnaît, assis, à droite, le Comte Félix de Merode.

Cet événement provoqua la rupture de mon père avec la Cour ; il écrivit au roi qu'un tel envoi lui démontrait que ses services n'étaient plus agréables à S.M. et qu'il la priait de recevoir avec sa démission, le refus de la décoration qu'elle lui avait envoyée. Ainsi finirent les relations qui n'avaient cessé d'être très fragiles ».

Par contre, ses relations avec le Prince Guillaume d'Orange, le futur roi Guillaume II, et son épouse, la Princesse Anne Paulowna, méritent d'être mentionnées. Le Comte et la Comtesse Henri de Merode-Westerloo sont des hôtes très appréciés à la Cour Princièrè et sont souvent invités au Palais du Prince, l'actuel Palais des Académies. Signalons cependant, qu'il eut à plusieurs reprises des différends avec le successeur au trône néerlandais au sujet de l'enseignement et de la religion, ceci sans nuire toutefois aux rapports humains. Le Prince Guillaume et le Comte Henri entretenaient des rapports

assez confidentiels ce qui donna lieu à des discussions assez ouvertes. Pour cette période, les « Souvenirs » qu'il fit faire sont d'une valeur incomparable et à vrai dire les seuls mémoires valables de la période hollandaise à Bruxelles.

Après la mort de son père, il devint le chef de sa maison et hérita d'une partie des domaines grandioses acquis par son père par suite de l'extinction de certaines branches de la famille. Etant l'aîné, il hérita des domaines familiaux de Merode et Westerloo, et du côté maternel, Grimbergen et Solrè.

Il se rendit compte de la nécessité d'une restauration complète du vieux château ancestral de Merode qui demeura abandonné durant septante ans. L'ensemble des portraits de famille lui avait été donné par son père sous conditions qu'il les fasse restaurer. Le manoir de Westerloo nécessitait également une restauration urgente. L'abandon de celui-ci ayant été de plus courte durée, les dégâts n'en étaient pas

moindres à la suite des pillages durant l'occupation française et plus tard à la Révolution Belge.

Quand éclata la révolution à Bruxelles, il se fit remarquer par son extrême prudence. Ceci est en contradiction avec les caractères impétueux de ses plus jeunes frères Frédéric et Félix qui pratiquèrent la politique d'une façon plus active et plus radicale.

Au cours de cette révolution, il devait perdre son frère Frédéric qui fut blessé à Berchem avant de mourir à Malines, le 4 novembre 1830, dans la maison de M. Op de Beeck.

Ce même jour, eurent lieu les premières élections vraiment belges, élections d'où sortit le Congrès national qui se réunit le 10 novembre suivant.

Bien que Henri de Merode n'en fit pas partie, nous savons qu'une bonne partie des membres se réunissaient chaque soir à l'Hôtel de Merode.

A partir de ce moment, son intérêt pour la vie politique augmenta, de même que

son activité. Quelques jours après la prestation de serment de Léopold Ier, il fut invité à dîner au palais royal.

Après la campagne des dix jours eurent lieu les élections pour former les deux chambres législatives. Henri de Merode fut élu par 5 districts, mais il opta pour Bruxelles, sa ville natale.

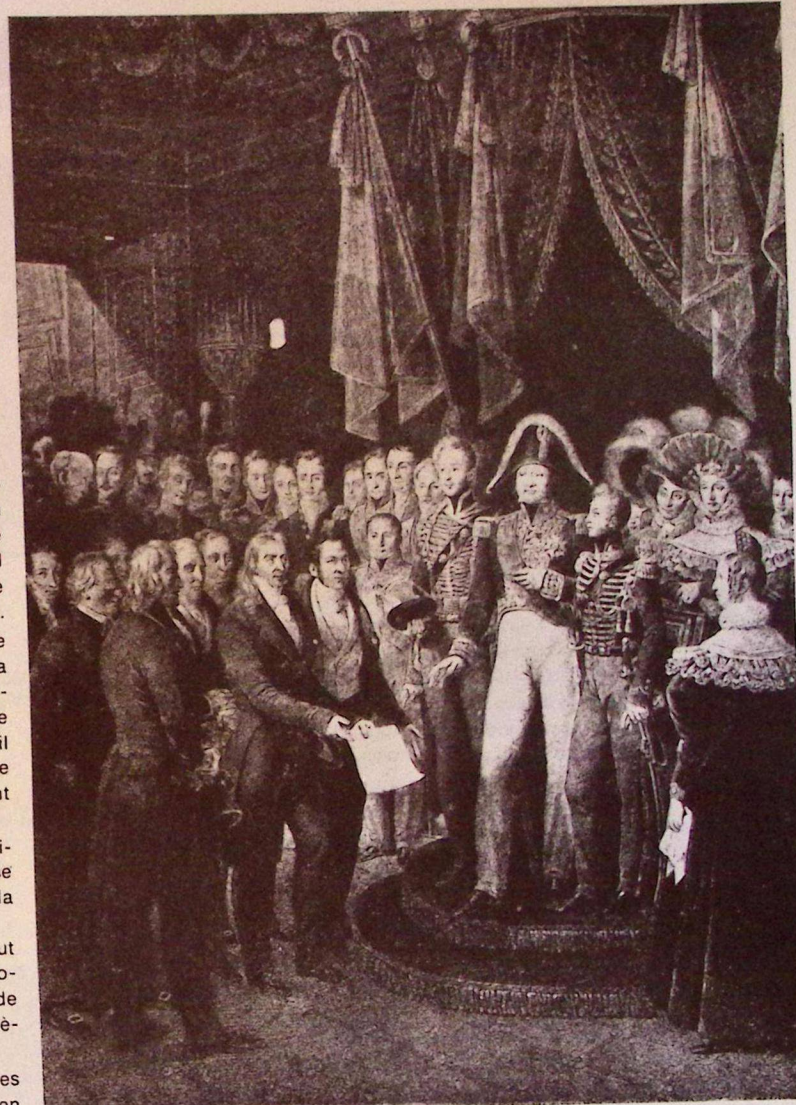
Dans ses « Souvenirs », il parle de l'importance de cette première législature, des mesures immédiates qui devraient être prises. Il se fit remarquer au Sénat par ses interventions bien ordonnées. Avec l'assistance du Duc d'Arenberg, le Comte Henri de Merode-Westerloo joua un grand rôle dans la réinstallation de l'Université de Louvain.

En 1835, il représenta le roi Léopold Ier au couronnement de l'Empereur Ferdinand Ier d'Autriche, et à son élection comme Roi de Lombardie. En sa qualité de Comte du Saint Empire Romain, il rehaussa la cérémonie par sa présence en tant qu'ambassadeur extraordinaire. Ce qui le caractérisa surtout, c'était le fait d'accepter cette mission sous la stricte condition que tous les frais seraient à sa charge. Il a laissé de ce voyage et des cérémonies auxquelles il assista une description remarquable que l'on peut qualifier de document unique.

De retour à Bruxelles, il reprit ses activités politiques, pendant que la Comtesse de Merode accompagnait le Roi et la Reine en visite officielle en Angleterre. Après cette année de voyages que fut 1835, il s'occupa davantage de ses domaines. Il restaura Westerloo et Merode et rechercha le silence de sa bibliothèque.

Il écrivit beaucoup. En dehors de ses « Souvenirs » susmentionnés, il publia, en 1839, les « Mémoires » de son arrière-grand-père, le Feld Maréchal Jean-Philippe-Eugène de Merode-Westerloo. Suivirent les considérations approfondies « L'esprit de vie et de mort » qu'il publia en collaboration avec le Marquis de Beaufort. Il mourut à Bruxelles le 23 septembre 1847 et fut inhumé dans le caveau de famille à Westerloo ; sa veuve lui surviva pendant 15 ans († 27-4-1862).

La comtesse Henri de Merode-Westerloo occupa un rang important à la Cour belge. Nous la retrouvons comme Dame d'Honneur et Grande-Maitresse de la Maison de la Reine



La délégation belge conduite par Surllet de Chokier et le Comte de Merode offre la couronne de Belgique au Duc de Nemours, fils du roi Louis-Philippe (lithographie de A.-J. Weber d'après le tableau de N.-L.-F. Gosse conservé au Palais de Versailles).

Louise-Marie, ensuite de celle de la Duchesse de Brabant et de la Princesse Charlotte, plus tard Impératrice de Mexico.

Au château de Westerloo, se trouve le bracelet en or orné de décorations en émail que la Reine Louise-Marie légua par testament à la Grande-Maitresse de sa Maison.

(1) « Meer eer dan eerbetoon » (Plus d'honneur que d'honneurs) paru en 1975 aux Editions Saeftinge à Westerloo - 375 pages - 68 illustrations.

(2) L'Hôtel de Rubempré était situé à l'angle de la rue Royale et de la rue des Colonies. Aujourd'hui utilisé comme banque.

(3) « Souvenirs du Comte de Merode Westerloo », Bruxelles, Imprimerie de Ch. J.A. Greuse 1845.

(à suivre)

La vie de nos syndicats

Le tourisme pédestre en Brabant Wallon...

SIL est un besoin essentiel des habitants de nos trepidantes cités, c'est bien celui de se retrouver, ne serait-ce que pour quelques heures, au sein de la nature. Et quoi de plus agréable que de joindre aux plaisirs de l'exercice physique ceux, non moins importants, de la culture et de la découverte de sa région, de sa ville ou de sa commune.

Le tourisme pédestre connaît actuellement un essor prodigieux. Le Brabant wallon possède tous les atouts nécessaires pour devenir un paradis pour le promeneur.

Il a pu heureusement préserver de la destruction une grande partie de ses richesses naturelles et artistiques.

C'est pour répondre à cette vogue croissante que notre Fédération a entrepris, en étroite collaboration avec le Commissariat au Tourisme, les administrations communales, les syndicats d'initiative et de nombreux bénévoles, de créer des promenades touristiques balisées.

L'année 1978 vit la création de quatre circuits pédestres. La « Promenade de Louvain-la-Neuve » entama la série en septembre. En octobre, ce fut le tour de la commune d'Orp-Jauche, avec la « Promenade des Grottes », la « Promenade du Biamont » et la « Promenade des Sarrasins ». En avril enfin, la ville de Wavre put s'enorgueillir de la « Promenade du Grand Tour » et de la « Promenade du Val de Bilande ».

Hélécine

Le 26 mai, la commune d'Hélécine fut choisie pour inaugurer trois circuits ayant leur point de départ au château du Centre provincial de la Jeunesse et de la Culture « Ancienne abbaye d'Heylisse », à Hélécine.

Le Président du Centre, M. E.G. Courtoy, député permanent, accueillit les nombreuses personnalités, parmi lesquelles on reconnaissait notamment M.

C. Van de Maele, Député permanent, R. Cluyse, Commissaire d'arrondissement, M. Claes, Bourgmestre d'Hélécine, les échevins J. Peeters et J. Warnier et V. Gobbe, Directeur du Centre.

La Promenade de la Cressonnière, jalonnée de couleur verte, fait le tour d'Ophelisse après une petite incursion vers Chapeauvau, son hameau le plus éloigné.

La Promenade des Chavées (couleur orange) permet de découvrir Neerheysselm en empruntant les plus beaux chemins creux du village.

La Promenade de la Colombe (couleur rouge) emprunte les chemins de Linsmeau et Pellaines en suivant les rives sinueuses de la Petite-Gette. Soit un total d'une trentaine de kilomètres en pleine nature.

Au cours de son allocution, le Président mit l'accent sur la nécessité pour l'homme de se rapprocher de la nature. Il entama son discours par une phrase de Jean-Jacques Rousseau qui définit parfaitement le but poursuivi par la Fédération touristique du Brabant dans son développement de sentiers touristiques. Jean-Jacques Rousseau, au XVIII^e s. déjà, proclamait la nécessité pour l'homme de se rapprocher de la nature : « La nature a fait l'homme heureux et bon, mais la société le rend misérable ».

Parlant d'écologie, M. Courtoy dit que cette science ne consistait pas seulement à préserver la nature pour elle-même, mais aussi à assurer une communion entre l'homme et le monde naturel qui l'entoure. L'orateur insista particulièrement sur la nécessité de conscientiser les enfants (« quel monde leur laisserons-nous ? »).

« Le but de la Fédération touristique à Hélécine, continua le Président, est de permettre l'accomplissement d'une politique de détente et de loisirs où l'homme plongé dans le calme de la na-

ture oublie les tracasseries et les soucis de son existence quotidienne. »

Le bourgmestre d'Hélécine, Monsieur M. Claes montra sa joie de voir sa commune mise en valeur par les circuits pédestres qui permettront aux visiteurs de découvrir les richesses de la nouvelle entité.

Les personnalités se rendirent ensuite au Musée de Folklore et d'Histoire Armand Pellegrin, où Monsieur M. Dewolf, le dynamique conservateur, assura une très vivante visite guidée. Enfin, sous la conduite de l'Harmonie royale « La Renaissance », les invités entamèrent officiellement les nouvelles promenades.

S.I. Ittre

Situé au cœur du Roman Pays de Brabant, Ittre est un splendide centre de villégiature et de détente. Les paysages de la nouvelle commune, englobant Ittre, Haut-Ittre et Virginal-Samme ne sont pas sans évoquer à maints égards les coteaux de nos chères Ardennes.

La Fédération touristique du Brabant, en étroite collaboration avec l'Administration communale d'Ittre et le syndicat d'initiative, a mis au point quatre circuits de promenades, parcourant la vaste et admirable zone paysagère de cette commune.

Les promenades sont toutefois différentes de celles proposées dans les autres communes de l'arrondissement. En effet, elles possèdent la particularité de ne pas être balisées, en mettant l'accent sur un tourisme pédestre différent : un tourisme de découverte.

L'ensemble des promenades proposées ne constitue pas un choix de parcours imposés mais plutôt un réseau de possibilités offertes à la fantaisie des promeneurs.

Quatre promenades ont été tracées.

La Promenade du Bois des Nonnes couvre une grande partie du territoire

La vie de nos syndicats



Ci-dessus : M. Emile-Georges Courtoy, député permanent, vient de remettre au bourgmestre de Grez-Doiceau, M. Fernand Vanbéver, la déjà traditionnelle plaque-souvenir.

Ci-dessous : les nombreuses personnalités ayant assisté à l'inauguration des promenades à Hélécine ont été vivement intéressées par la visite guidée du Musée Pellegrin, assurée par son conservateur, M. Maurice Dewolf.



de l'ancienne commune de Virginal-Samme, s'engage dans le Bois des Nonnes et le Bois des Rocs et longe le canal en passant devant la tour d'Asquemont.

La Promenade de Baudémont s'étire essentiellement sur le sud d'Ittre et parcourt des régions aux larges horizons parsemés de grandes fermes le long de chemins encaissés dont les carrefours sont ornés de chapelles séculaires.

La Promenade de Piolte couvre le versant nord de la vallée du Ry Ternel et offre des paysages en grande partie sylvestres.

La Promenade du Ry Ternel démarre à Haut-Ittre, présente partiellement un parcours commun avec la promenade de Baudémont et se dirige par le vieux chemin de Nivelles jusqu'à la chapelle du « Bon Dieu qui Croque ». Elle revient à son point de départ par la vallée du Ry Ternel.

Lors de l'inauguration, M. Claude Van de Maele, insista tout particulièrement dans son discours sur les grandes possibilités offertes par Ittre comme centre de villégiature. Il salua également la relance du nouveau syndicat d'initiative qui est à la base de la réalisation des promenades. L'orateur termina par un appel au respect de la nature.

L'inauguration de ces circuits eut lieu le 9 juin dans l'ancienne maison communale de Haut-Ittre devant une assistance nombreuse, dont M. Claude Van de Maele, député permanent et vice-président de la Fédération Touristique, les échevins Bavay et Carlier accompagnés des membres du Conseil communal, les présidents des syndicats d'initiative régionaux et locaux et des diverses associations de la commune.

Parlant au nom du bourgmestre, M. Bavay se réjouit de la renaissance du S.I. Il mit en garde les futurs promeneurs contre les dangers de la pollution sous toutes ses formes, caractère de notre société actuelle, et mit en exergue les bienfaits du tourisme pédestre.

La vie de nos syndicats



Dans son discours, le bourgmestre se réjouit de la réalisation de notre Fédération dans une contrée enviable par tous les citoyens.

M. Courtoy situa l'ouverture des promenades dans le contexte de la civilisation des loisirs : « De tous temps, les hommes ont cherché un palliatif au travail. C'était déjà le souci majeur de nos grands poètes latins Horace et Virgile. Qui ne se rappelle, dit M. Courtoy, ces célèbres vers des Bucoliques « Tityre tu patulae recubans sub tegmine fagi... » ?

« Je crois en un désir de l'homme de briser le cercle infernal de la routine quotidienne avec ses problèmes, ses ennuis, ses tracasseries ».

L'orateur conclut en mettant l'accent sur le fait que les promenades sont destinées aux personnes soucieuses de se retremper dans le calme de la nature et de retrouver les souvenirs d'un passé méconnu.

S.I. Braine-l'Alleud

Braine-l'Alleud, malgré sa proximité de Bruxelles a gardé de très beaux coins de verdure. La Commune est également riche en souvenirs historiques. L'Histoire est passée, et qui ne se souvient de la bataille du 18 juin 1815 qui se déroula en grande partie sur son territoire.

Trois promenades ont été tracées par le S.I.

La Promenade de l'Ermitte conduit vers les étangs des Sept Fontaines et se termine par les hameaux de Odeghien et Tour des veaux.

La Promenade de l'Estrée se dirige vers les hameaux du Ménéil, de la Vau et de la Planche au Pecheur et, par la Chiennerie, rejoint le cœur du bourg.

La Promenade du Seigneur Isaac emprunte les chemins d'Ophain-Bois-Seigneur-Isaac et, par des voies champêtres, nous mène à l'abbaye et au château.

Les visiteurs furent accueillis ensuite au musée de la Forge, ou son guide habituel M. Ballant donna de très intéressants détails sur le travail des maréchaux-ferrants, une industrie qui revient à l'honneur de nos jours.

Grez-Doiceau

Malheureusement privée de S.I. local, la commune de Grez-Doiceau fit appel au S.I.R. de l'Est du Brabant Wallon et à notre Fédération pour mettre en valeur ses richesses naturelles et artistiques.

Grace au travail personnel du bourgmestre M. Fernand Vanbèver, de l'échevin Jean Pensis et de collaborateurs bénévoles, le projet avança très rapidement. C'est le 16 juin que furent inaugurées officiellement quatre promenades.

La Promenade du Bercuit (couleur rouge) prend son départ à la maison communale de Grez-Doiceau, traverse le bois du Bercuit et revient par le hameau de Morsaint à son point de départ.

La Promenade des Trois Vallées (couleur jaune) débute à la cure de Grez,

longe les vallées du Train, du Ry de Hêze et du Pietrebais (ou Cocrou) et revient à son point de départ par le château de Pietrebais-en-Grez.

La Promenade de la Verte Voie (couleur verte) démarre à l'église d'Archenes, traverse le village, longe le chemin de fer vers Florival et monte vers les hauteurs de Bossut pour revenir par les bois.

La Promenade des Murs (couleur orange) commence au centre du village de Nethen, monte vers le plateau des Douze Bonniers, longe les murs du domaine de Savenel et les bords de la forêt de Meerdaal et revient par le hameau de Beaumont à son point de départ.

La cérémonie s'est déroulée en présence de plusieurs personnalités dont le député permanent M. Courtoy; les bourgmestres Vanbèver (Grez-Doiceau) et Snappe (Beauvechain); des échevins de Grez-Doiceau MM. Minten, Pensis et Braun de Ter Meerden, des conseillers communaux et M. de Streel, président du S.I. de l'Est du Brabant wallon.

La vie de nos syndicats



En page de gauche : le bourgmestre d'Hélécine, M. Maurice Claes, montre, avec une légitime fierté, à M. Emile-Georges Courtoy, une plaque d'une des trois promenades locales inaugurées le 26 mai dernier. Au centre de la photo, on reconnaît M. Claude Van de Maele, député permanent.

Ci-dessus : la Chapelle de la Sainte-Famille, érigée, en 1854, par le fermier de la cense de la Tour, est une des nombreuses curiosités jalonnant la Promenade de Baudémont, à Ittre.

Ci-contre : la ferme de l'ancienne abbaye de Nizelles, sise le long de la Promenade du Seigneur Isaac à Ophain (Braine-l'Alleud), rappelle le souvenir des moines de l'Ordre de Cîteaux qui l'occupèrent et l'exploitèrent pendant plus de trois siècles.

L'abbaye de Bois-Seigneur-Isaac, l'ancien monastère cistercien de Nizelles, le Site des Sept-Fontaines et le Petit Prieuré de l'Ermitte en constituent les points culminants.

La cérémonie officielle se déroula le 22 juin dans l'ancienne maison communale d'Ophain en présence du Secrétaire communal représentant le bourgmestre, de Mademoiselle Marien, Présidente du S.I. de Braine-l'Alleud, de M. Maurice-Alfred Duwaerts, secrétaire permanent de notre Fédération, de M. Hugues Delvoye, Président du S.I.R. du Roman Pais de Brabant et des représentants de diverses associations.

Lors de son allocution, M. E.-G. Courtoy, déclara notamment : « C'est dans la contemplation de la nature et dans l'étendue de son propre cœur qu'il faut chercher ses réflexions et ses pensées.

Faisons donc le vide dans notre esprit et laissons-nous bercer par le calme, la poésie, et le charme de l'itinéraire choisi.

Redécouvrons donc, avec H.G. Wells, la machine à explorer le temps, remontons les siècles, laissons notre imagination évoquer, au gré des bouquets d'arbres, ce moine solitaire que l'Abbaye de Gembloux établit en 1131 à la chapelle de l'Ermitte : laissons notre regard errer sur ces fermes isolées du pays de la Lasne, blotties dans leurs replis de verdure. »

Le représentant de la commune exprima la gratitude de l'administration pour cette réalisation qui permettra aux citoyens mais aussi aux propres habitants de la commune de redécouvrir Braine-l'Alleud.

Gilbert MENNE



L'Exposition «Orfèvrerie au poinçon de Bruxelles»



Ci-dessus : Calice, 1553, maître DI (partiellement en vermeil ; hauteur 18,3 cm, circonférence du pied 14,2 cm). Fait partie du trésor de l'église Notre-Dame à Saint-Trond.
En page de gauche : écritoire, 1765, orfèvre marquant d'un papavre (argent). Appartient à la Cour d'Appel de Bruxelles.

A l'occasion du Millénaire de notre capitale, la Ville de Bruxelles et la Société Générale de Banque organisent conjointement une exposition d'orfèvrerie au poinçon de Bruxelles.

Cette exposition se tiendra dans les locaux de la banque, 29 rue Ravenstein à Bruxelles, du 13 septembre au 30 novembre 1979.

Elle rassemblera plus de 400 pièces tant civiles que religieuses, réalisées entre le XVI^e et la fin du XIX^e siècle par des orfèvres bruxellois.

Le métier des orfèvres bruxellois peut prétendre à une tradition séculaire. On a pu établir avec certitude que, déjà en 1152, quelques orfèvres exerçaient leur métier dans la capitale actuelle. Si, pour le XIV^e siècle, on ne connaît encore que quarante noms de maîtres — leur effectif réel était sans doute plus élevé —, ce nombre dépassa les cent cinquante au siècle suivant, grâce, entre autres, à l'expansion économique et culturelle de Bruxelles. Au

cours de la première moitié du XIV^e siècle, le duc Jean III leur accorda un privilège qui régla l'organisation de leur métier. L'importance de celle-ci est démontrée notamment par le fait que, déjà en 1372, les orfèvres de Breslau s'informèrent du pourcentage de métal précieux à employer dans la fabrication des pièces d'orfèvrerie non seulement auprès de leurs collègues de Cologne, mais également auprès des orfèvres bruxellois.

A plusieurs reprises, les ducs de Bourgogne, Philippe le Bon et Charles le Téméraire firent appel, pour la fabrication de leur vaisselle de table, à des orfèvres de Bruxelles. Ces derniers reçurent, au cours des siècles suivants, des commandes de plus en plus importantes non seulement de princes de la noblesse, mais également de la bourgeoisie aisée. Non moindre fut leur production d'orfèvrerie religieuse. On peut aisément s'en faire une idée quand on considère que, malgré le vol et la destruction de beaucoup d'objets religieux par les iconoclastes du XVI^e siècle, malgré l'abolition des institutions ecclésiastiques et la vente de leurs trésors à la fin du XVIII^e siècle et malgré la disparition de maints objets dans le creuset afin qu'ils fournissent la matière première pour la fabrication d'une autre pièce plus conforme aux exigences d'une nouvelle mode, plus de 450 objets liturgiques, fabriqués à Bruxelles, sont néanmoins parvenus jusqu'à nous. D'après le privilège que Jeanne, fille de Jean III, accorda le 30 novembre 1400 aux orfèvres bruxellois, il apparaît que, déjà au cours du XIV^e siècle, ils marquèrent d'un

Bouilloire, 1713-17, maître G.M. (argent et bois ; h. 21,5 cm). Fait partie d'une collection privée.



Samovar, 1759, Petrus Josephus Fonson (argent et bois ; h. 60 cm). Fait partie d'une collection privée.



lions les pièces qui étaient trouvées conformes au titre légal. Le deuxième poinçon, une tête crucifère représentant Saint Michel, le patron de la Ville, fit son apparition aux environs de 1480. Les deux poinçons, bien que représentant, au cours des années, quelques variantes dans leur représentation, furent employés comme tels jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Au début du XVI^e siècle, un nouveau poinçon fit son apparition non seulement à Bruxelles, mais également dans la plupart des autres villes : la lettre décanale. Cette lettre, changeant lors de la nomination des nouveaux doyens, devait permettre de dater les pièces et de déceler en même temps qui était à ce moment responsable du contrôle du titre. On suivit un alphabet de 24 lettres, le J et le U n'étant pas employés à cause de leur ressemblance avec le I et le V.

Etant donné la disparition de la plupart des plaques inscrites de Bruxelles (il en reste quelques-unes pour le XIX^e siècle), plaques sur lesquelles on frappa non seulement le nom des doyens, mais également les lettres décanales et les années correspondantes, il n'est pas toujours aisé de dater les pièces des XVI^e et XVII^e siècles. Pour remédier à cette lacune, on est astreint à se référer à des objets portant une date et à faire appel aux archives ecclésiastiques afin d'y retrouver des commandes d'objets liturgiques.

L'usage de la lettre décanale resta en vigueur jusqu'en 1750. Suite à l'édit promulgué le 19 septembre 1749 par Marie-Thérèse, les orfèvres furent obligés de faire frapper sur tous leurs objets finis les deux derniers chiffres de l'année pendant laquelle ces pièces furent fabriquées. En plus des trois poinçons déjà cités, il faut en mentionner un quatrième non moins intéressant : le poinçon personnel de l'orfèvre, marque dont tous les objets devaient être pourvus.

Dans l'exposition « Orfèvrerie au poinçon de Bruxelles », on s'efforcera d'esquisser une image de l'évolution de l'orfèvrerie bruxelloise. Plus de 400 pièces civiles et une cinquantaine d'objets religieux permettront de se faire une idée de la production bruxelloise. Aussi bien des calices et ciboires, plateaux avec burettes, que des ostensoirs, reliquaires et autres pièces de culte permettront de se familiariser un tant soit peu avec l'orfèvrerie religieuse.

Les objets suivants méritent certainement

une mention spéciale : le calice fort simple, mais bien proportionné de 1514, conservé à l'Eglise Saint-Ghislain à Harmignies, l'ostensoir de structure gothique de ca 1527-28 de l'Eglise Saints-Gervais et Protais à Wancennes, et le reliquaire impressionnant conservé à la cathédrale Saint-Bavon à Gand; cette pièce, partiellement en vermeil et datant de 1625-26, représente la tête de Saint Jean-Baptiste, posée sur un plat soutenu par quatre anges.

La section comprenant l'orfèvrerie civile ne sera pas moins variée. Non seulement de l'argenterie de table avec entre autres des timbales (la plus ancienne est datée 1621), des cafetières, des chocolatières, des écuelles et des flambeaux, mais également un nécessaire de toilette, des samovars, des écritoires et de l'orfèvrerie de métiers illustreront l'activité des maîtres bruxellois. Une division sera consacrée à la production d'Antonius Johannes De Hondt, reçu maître en 1741; une quantité d'objets religieux et civils fabriqués par cet artiste est parvenue jusqu'à nous.

Par suite de l'ordonnance déjà mentionnée de Marie-Thérèse, les orfèvres de villes moins importantes comme Louvain, Nivelles, Saint-Nicolas et Tamise, se virent obligés pendant le 3^e quart du XVIII^e siècle de se faire inscrire dans un centre plus grand, car ils n'étaient pas assez nombreux pour former un métier indépendant. Quelques-uns de ces objets, quoique poinçonnés à Bruxelles mais fabriqués par des artistes non bruxellois, figureront également à l'exposition.

Bien que leur métier fut supprimé pendant l'occupation française, les orfèvres bruxellois continuèrent la fabrication d'argenteries pendant le XIX^e siècle. C'est pourquoi une quarantaine de pièces de cette période ont été retenues.

Rassembler tant d'objets religieux et civils ne fut possible que grâce à la collaboration complaisante de plusieurs collectionneurs privés, d'instances ecclésiastiques et d'une dizaine de musées.

A l'occasion de l'exposition sera publié un vaste catalogue dans lequel toutes les pièces exposées seront amplement décrites; la reproduction photographique de tous les objets et de leurs poinçons respectifs contribuera sans doute à une meilleure connaissance de l'orfèvrerie bruxelloise et intéressera maint amateur d'art.

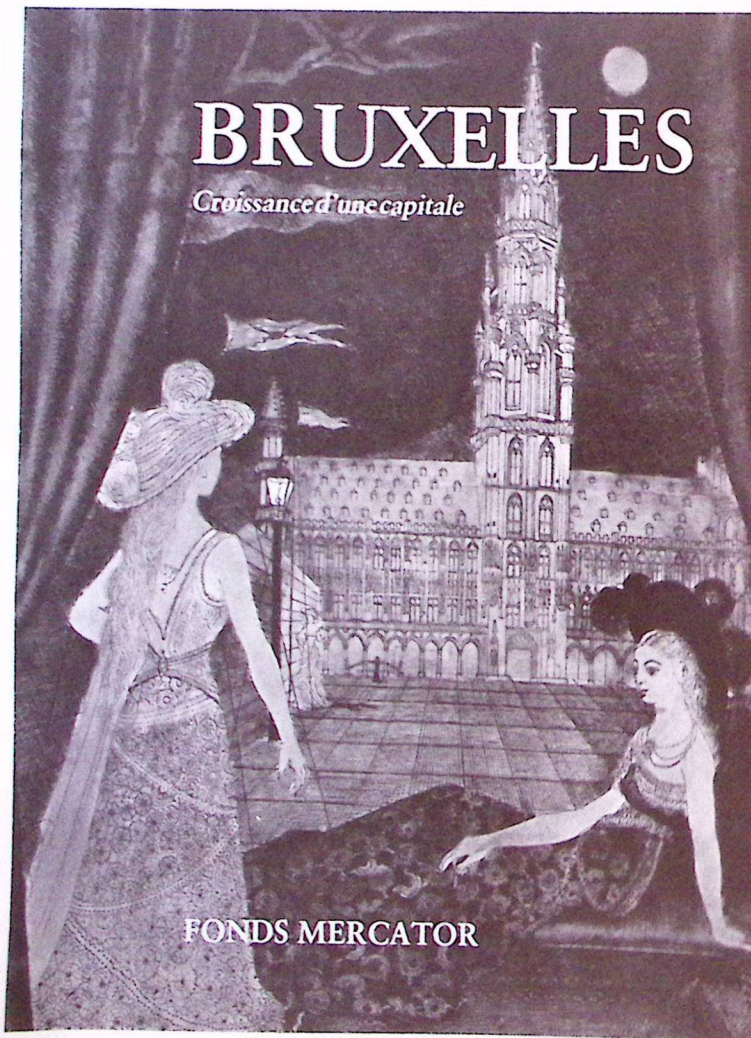
Cafetière, 1783, orfèvre marquant d'un pot à feu (argent et bois; h. 33,2 cm). Fait partie d'une collection privée.



vient de paraître

Un livre prestigieux pour un millénaire prestigieux

Bruxelles, croissance d'une capitale



Depuis plusieurs années déjà, pratiquement depuis que Bruxelles a été choisie comme siège du Marché Commun et est généralement reconnue comme capitale virtuelle de l'Europe, paraissent assez régulièrement des ouvrages épais ou minces, en éditions de luxe ou populaires, traitant avec plus ou moins de bonheur, plus ou moins de sérieux, des divers visages de la ville-mère du pays, se penchant tantôt sur son histoire, tantôt sur son folklore, tantôt sur ses monuments et sites, tantôt encore sur son artisanat et sa gastronomie, sans parler des livres touristiques ou des albums de photographies qui périodiquement sont mis sur le marché. Disons, pour reprendre une expression chère à nos économistes, que le rythme de production était normal sans qu'on puisse, à aucun moment, parler d'abondance ni encore moins de saturation.

Mais la situation changea du tout au tout à l'approche du Millénaire de Bruxelles. Depuis près d'un an, en effet, c'est par dizaines, nous serions tentés, au risque d'être traités de marseillais, par centaines, que sont sortis de presse des ouvrages allant du petit guide touristique en format de poche au gros volume à portée scientifique ou culturelle ayant Bruxelles comme thème central. Nous avons, à ce sujet, encore fraîchement en mémoire la sortie de presse, il y a quelques semaines, de deux importants ouvrages sur notre capitale et cela à 24 heures à peine d'intervalle.

Tant de titres livrés au public en un si court laps de temps nous avaient rendus un tantinet sceptique, et parfois hélas à juste titre, quant à la réelle valeur de l'ouvrage annoncé. Aussi est-ce l'esprit quelque peu blasé que nous nous sommes rendus récemment à la conférence de presse organisée à l'occasion de la parution du dernier-né de cette impressionnante série d'ou-

vrages ayant Bruxelles comme leitmotiv, nous voulons parler de « Bruxelles, croissance d'une capitale ». Notre surprise fut aussi grande qu'agréable car l'œuvre que nous avions sous les yeux, en plus de sa présentation très luxueuse et de son illustration de toute beauté, constituait sur le plan historique l'une des études les plus complètes, les plus sérieuses et les plus approfondies qui aient été publiées à ce jour sur notre capitale.

Rien d'étonnant d'ailleurs, si l'on songe que la réalisation de cette magnifique édition d'Art à verser au crédit du Fonds Mercator et qui bénéficiait du patronage de la ville de Bruxelles, est l'œuvre du talent et de la compétence conjugués de 35 historiens et spécialistes et non des moindres dont nous tenons à reproduire ici les noms car leur participation à cette étude constitue le meilleur label de qualité que l'on puisse décerner à cet ouvrage vraiment remarquable. Il s'agit de A. André, I. et J. Baerten, J. Bartier, D. Coekelberghs, L. Danckaert, J. De Belder, J. Decavele, M. De Metsenaere, R. De Peuter, G. Despy, R. Devleeshouwer, N. De Winter, C. Dickstein, J. Duvosquel, E. Gubin, H. Hasquin, M. Herremans, J. Janssens, G. Kurgan, Y. Lefeblicq, P. Lefèvre, M. Mariën, M. Martens, P. Muret, G. Naets, E. Persoons, L. Ranieri, J. Smeyers, A. Yttrebrouck, A. Vanrie, A. Vanwelkenhuyzen, J. Ver-cruysse, J. Willequet, C. Wirtz et E. Witte. Cette magistrale œuvre commune a été réalisée sous la direction avisée du Professeur Jean Stengers.

Cette « association momentanée » d'éminents historiens, historiens de l'art, géographes, archéologues, toponymistes et linguistes, nous vaut aujourd'hui ce magnifique ouvrage qui constitue une excellente synthèse scientifique de mille ans de Bruxelles comportant trois grandes parties consacrées respectivement au cadre géographique et à la genèse de la ville, à l'histoire proprement dite de notre capitale et à Bruxelles considérée sous l'angle de l'art et de la culture. De la sorte, tous les domaines ont pu être analysés, qu'il s'agisse du site géographique, des régimes d'occupation, des structures socio-professionnelles, de

l'emploi des langues, de l'urbanisme, des gildes, du paysage urbain, des lettres, etc... Et ce qui ne gêne rien, ce livre magistral est admirablement illustré par 225 photos dont 105 planches hors texte en couleurs.

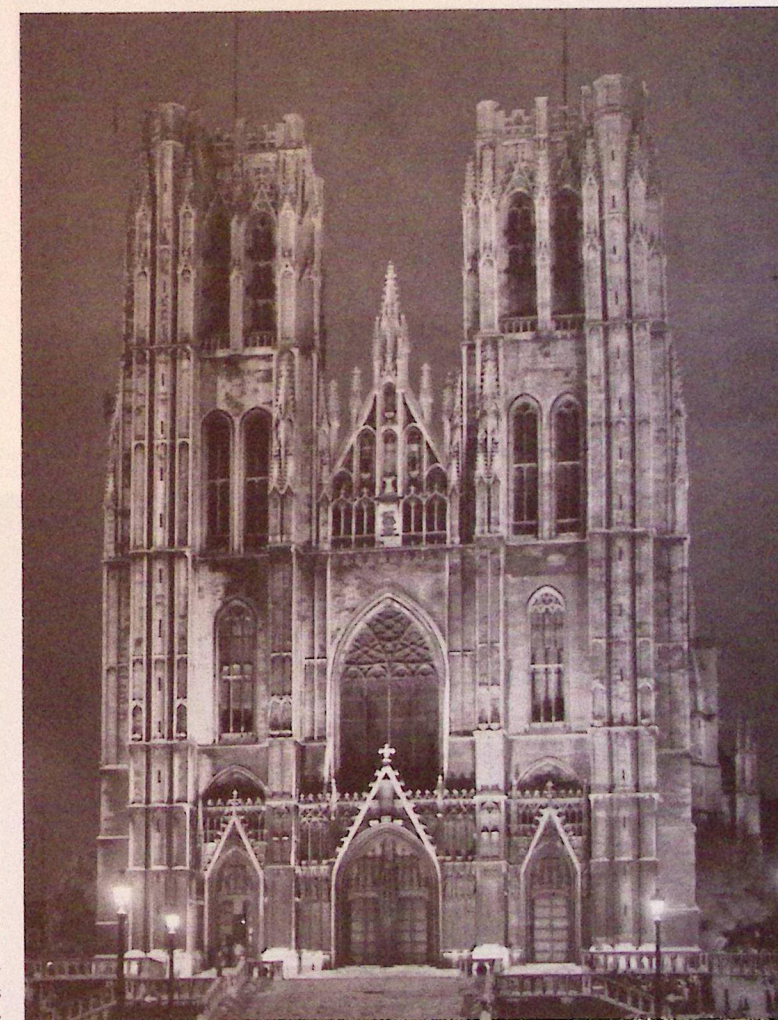
« Bruxelles, croissance d'une capitale », prestigieuse édition d'art (format 33,5 X 25 cm), forte de 440 pages avec reliure en toile et dos en parchemin avec fers à dorer, présentée sous jaquette et étui de protection, est vendue jusqu'au 31 décembre

1979, au prix de souscription de 2.900 F, dans les bonnes librairies ou au Fonds Mercator, avenue Van Volxem 299 à 1190 Bruxelles, Boulevard d'Avroy 17 à 4000 Liège et Lange Nieuwstraat 76 à 2000 Anvers. A partir du 1er janvier 1980, le prix de vente sera porté à 3.500 F.

« Bruxelles, croissance d'une capitale », un ouvrage qui ravira, à la fois, les bibliophiles, les amateurs de belles éditions et les amoureux du passé.

Yves BOYEN

La cathédrale Saint-Michel, une des nombreuses et magnifiques planches hors texte et en couleurs illustrant ce remarquable ouvrage.



PRESBYTERES EN BRABANT 5

par Yvonne du JACQUIER
archiviste honoraire de Saint-Jos-
ten-Noode

ZETRUD-LUMAY

Rue de la Cure

Habitée déjà à découvrir des presby-
teres opulents, nous avons d'abord été
médusée par l'aristocratique demeure
qui jouxte l'église. Il fallut bien déchan-
ter : ce n'était pas la cure, mais le châ-
teau qu'on ne visite pas ; il forme avec
l'église un très bel ensemble architectu-
ral et mérite un moment d'arrêt.

Au bout du domaine, on trouve la rue
de la Cure qui a plutôt l'air d'une ve-
nelle campagnarde. Le presbytère désa-
ffecté est habité par des laïcs ; de ma-
lencontreuses restaurations lui ont en-
levé tout caractère. Il reste un porche
monumental du XVIII^e siècle qui a
beaucoup d'allure.

PIETRAIN

Rue de l'Eglise 2

Bonne maison du XVIII^e siècle, à sept
travées ouvrant sur un jardin très fleuri ;
elle n'offre aucune particularité essen-
tielle. On déplore, au-dessus de la porte,
un auvent récent assez inesthétique.
A signaler, posée dans un parterre, une
pierre à la gravure effacée qui fut of-
ferte en 1768 par la Mère Abbessé du

Monastère de la Ramée quand la pa-
roisse est devenue indépendante.

NODUWEZ

A côté de l'église

Solide et simple maison campagnarde,
clôturée d'un mur bas. Construite par
les moines d'Opheylissem en 1742 (date
signalée dans les écoinçons de la por-
te), elle comprenait un seul niveau et fut
exhaussée en 1779 (millésime repris
sous la corniche). La fenêtre gauche du
rez-de-chaussée a été mutilée pour in-
staller un garage.

La façade est cimentée et c'est regret-
table. L'Administration communale en-
visagerait de faire procéder au déca-
page ce qui embellirait certainement
l'immeuble.

OPHEYLISSEM

Rue de l'Eglise 2

Bâtiment en L, à fronton vers le jardin.
L'appareil est de briques et de pierre
blanche.

La paroisse n'a plus de desservant.
Une petite porte latérale, littéralement
enfouie sous le lierre, relie le presbytère
au cimetière et à l'église.

NEERHEYLISSEM

Rue des Charrons 60

Un beau frêne planté à l'abside de
l'église ombrage le presbytère.

L'actuelle façade avant était primitive-
ment la façade arrière. La topographie
a été changée lorsqu'on a élargi, il y a
quelques années, la route qui longe le
chevet de l'église. L'ancien jardin est
devenu un parking public.

La maison, de briques et de grès, fut
édifiée au XVIII^e siècle (une dalle appo-
sée au-dessus de l'entrée, porte la men-
tion « 1770 » ; il s'agit là déjà d'une date
de transformation). Le presbytère a été
restauré en 1968-1969 grâce à la géné-
rosité du châtelain Jean Lowet.

L'imbrication des populations flaman-
des et wallonnes est particulièrement
sensible, non seulement à Neerheylis-
sem, mais un peu partout dans la ré-
gion. Il apparaît combien la limite lin-
guistique réelle est difficile à établir ;
elle est souvent restée floue et a varié
maintes fois.

M. le professeur Van Orlé a bien voulu
attirer, à ce sujet, notre attention sur
une étude publiée en 1948 par la Com-
mission de Toponymie et de Dialectolo-

gie. Cette étude rapporte un extrait du
journal tenu par le curé Van de Kerck-
hove de Neerheylissem au cours des
années 1740-1745, extrait que nous re-
produisons in extenso, en respectant
l'orthographe :

« Cette paroisse de Neerheylissem d'an-
cien tens ci est divisée en walons pour
Hamteau et en flamans pour Bas-
Heylissem. Si bien que les instructions se
fesoient alternativement en chacune des
2 langues. Les actes de loi furent mis en
français seulement en 1730 ou 1733. M.
de Fraiture cessa de prêcher en fla-
mand en 1740 ; il fit catéchisme en 2
langues comme moi. »

MARILLES-NODRENGE

L'église de Nodrenge n'a plus de des-
servant.

Un presbytère ancien, situé rue du Vil-
lage 7, semble abandonné depuis fort
longtemps. Un cartouche, au-dessus de
la porte, mentionne « Anno 1783 IHS
A.L. ». Primitivement, la maison ne
comportait qu'un niveau surmonté
d'une lucarne-pignon ; l'exhaussement
s'est fait assez maladroitement au XIX^e
siècle.

Zétrud-Lumay : le porche monumental du XVIII^e siècle, donnant accès à l'ancienne cure, a tou-
jours fière allure.

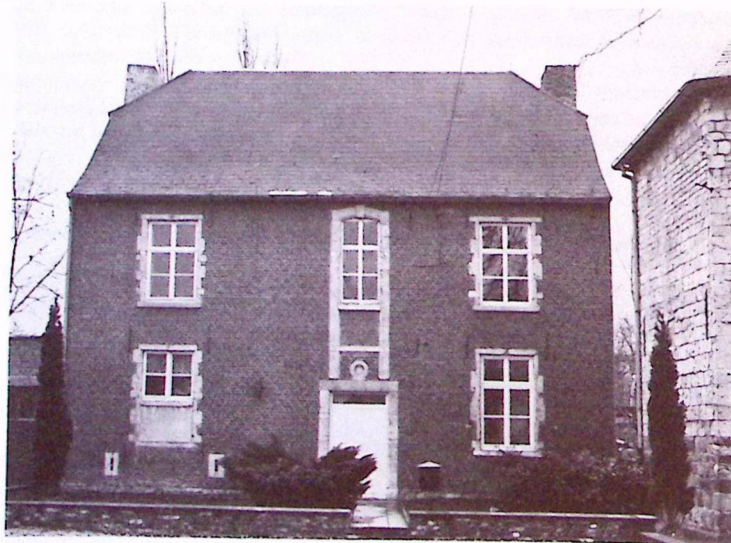
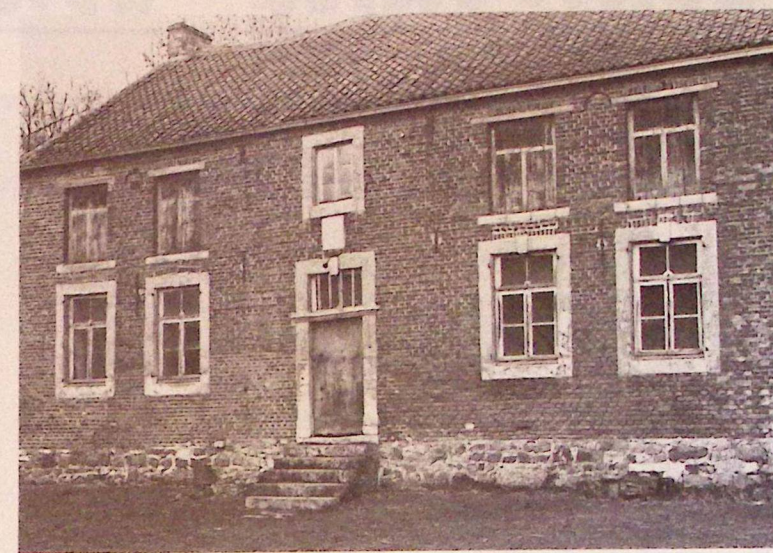
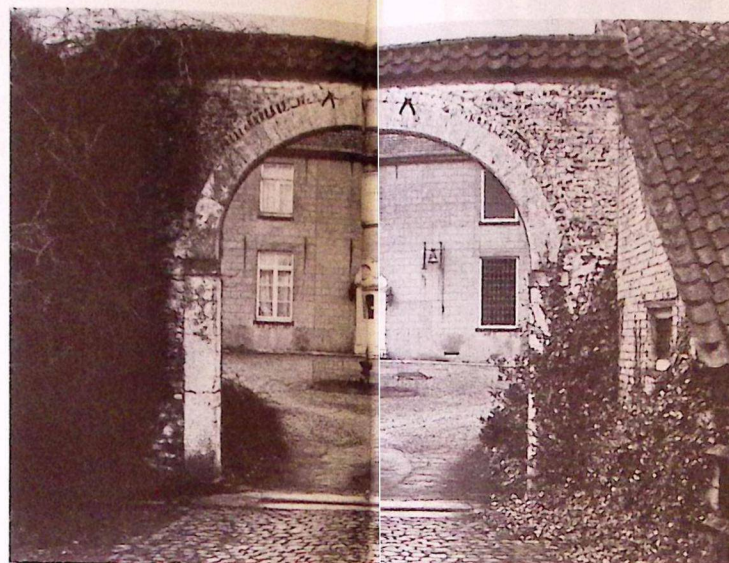


Piétrain : le presbytère est une agréable maison de campagne du XVIII^e siècle que dépare
quelque peu un auvent inesthétique.



Noduwez : la cure est une solide maison campagnarde édiée, en 1742, par les prémontrés de
l'abbaye de Heylissem.





A gauche, en haut : la cure d'Ophelyssem, élevée en briques avec encadrement de portes et fenêtres, en pierre blanche, jouxte l'église paroissiale.

Ci-contre : le presbytère de Neerheylissem est une agréable construction du XVIII^e siècle, restaurée en 1968-1969.

Ci-dessus : l'ancien presbytère de Nodreng (hameau de Marilles) a gardé une très jolie porte d'entrée surmontée d'un œil-de-bœuf encadré de volutes.

A droite, en haut : près de l'église de Nodreng se dresse une construction, en briques, avec soubassement en pierres, datée de 1783. Cet édifice, aux proportions agréables, a vraisemblablement fait office jadis de presbytère. Désaffecté depuis belle lurette, il mériterait pourtant d'être restauré.

Ci-contre : la cure d'Orp-le-Grand, datée par ses ancrages de 1788, est un édifice cossu aux lignes très harmonieuses.



nexes qui forment équerre avec le bâtiment principal, sont marquées « 1721 ». Des arcades donnent accès au jardin-arrière. Les fenêtres du rez-de-chaussée sont encadrées de pierre, tandis que celles de l'étage n'ont qu'un linteau et un appui. L'ensemble constitue une demeure opulente et harmonieuse.

La paroisse d'Orp-le-Grand — et partant son presbytère et son clergé — participent au culte d'une sainte locale, Adèle, fille naturelle de Pépin de Landen et nièce de Sainte Gertrude, la célèbre abbesse de Nivelles. C'est à cette dernière circonstance sans doute qu'elle dut de devenir abbesse à son tour, mais à Orp-le-Grand.

Selon la tradition, Adèle était aveugle de naissance, mais aurait recouvré la vue un jour que, se croyant en danger de mort et ne disposant pas d'un prêtre,

elle se serait communiée elle-même. Le prodige, dès son vivant, attira des foules qui furent plus nombreuses encore après sa mort.

Chose étrange, après douze siècles, le culte de Sainte Adèle est toujours vivant à Orp-le-Grand. Le pèlerinage solennel a lieu le premier dimanche d'octobre et attire encore un bon millier de pèlerins venant surtout du Limbourg et du Namurois. Mais ce n'est pas le seul jour ; au cours de toute l'année on vient de partout implorer Sainte Adèle pour la guérison des yeux.

Une fontaine sacrée sourd à l'entrée du village sur la route de Marilles ; la famille De Moulin y a fait construire une chapelle ; c'est elle aussi qui a offert le petit coffret conservé dans l'église et qui contient des reliques de la sainte patronne.

Cette église de style roman, il faut la visiter. Fortement endommagée en 1940, elle fut réédifiée sous la direction du professeur Raymond Lemaire et constitue un joyau d'une rare unité.

Les proportions, la pureté des lignes, les couleurs à la fois chaudes et tendres de la pierre naturelle, constituent un ensemble qui charme l'œil et émeut

profondément. Le sanctuaire primitif a certes été remanié et agrandi au cours des siècles, mais le travail a été fait avec tact et l'édifice présente une belle unité.

(A suivre)

5^e Voir également « Brabant » numéros 2 et 4 1978 ainsi que les numéros 1 et 2 1979.

Un autre presbytère situé rue Dielhère, est également désaffecté ; il est occupé par des laïcs et bien entretenu. Malheureusement, les façades ont été cimentées. Le propriétaire a envisagé le décapage, mais il semble que l'appareil de briques et de pierre trop fragile, ne résisterait pas à un tel travail.

A signaler la très jolie porte sommée

d'un œil-de-bœuf légèrement oblong encadré de volutes.

ORP-LE-GRAND

Rue Hagnoul 24

Beau doyen précédé et suivi de vastes jardins aux ombrages vénérables.

Le corps d'habitation est daté par les ancrés « CN 1788 », tandis que les an-

avis - échos - avis - échos

A l'église Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles

Trésors d'Art des Eglises Bruxelloises

L'ÉGLISE Notre-Dame de la Chapelle à Bruxelles où se tient présentement et ce jusqu'au 7 octobre prochain, une très belle exposition intitulée « Trésors d'art des églises bruxelloises », se prête admirablement à une telle manifestation, tant en raison de ses proportions particulièrement harmonieuses que par les aménagements techniques qui ont été réalisés pour la circonstance.

L'église Notre-Dame de la Chapelle est un des sanctuaires figurant parmi les plus captivants que possède le Brabant. On peut, en effet, y suivre, pas à pas, l'évolution de l'architecture religieuse dans nos régions et cela depuis la fin de la période romane jusqu'aux dernières manifestations du style gothique flamboyant. Le sanctuaire actuel a été érigé à l'emplacement d'une chapelle romane (XII^e siècle) dédiée à

Notre-Dame, démolie au début du XIII^e siècle et dont la petite chapelle adossée au bras droit du transept, serait un vestige (peut-être l'ancien baptistère). Le chœur et le transept datent du XIII^e siècle. Les nefs élevées à la fin du XIII^e siècle, furent détruites par un violent incendie qui ravagea tout le quartier en 1405 : elles furent réédifiées durant le XV^e siècle selon d'autres proportions. Quant à la tour actuelle, plantée en façade, elle fut construite au XVI^e siècle, mais le joli clocher bulbeux, qui la couronne et qui lui donne un charme tout particulier, ne fut élevé qu'au début du XVIII^e siècle.

Le choix de l'église Notre-Dame de la Chapelle pour abriter les trésors d'art des églises bruxelloises, est judicieux car ce sanctuaire captivant et insuffi-

samment connu du grand public, abrite lui-même en permanence quelques œuvres d'art estimables. Notons les statues des apôtres (XVII^e siècle), adossées aux colonnes de la nef centrale, œuvres attribuées à Lucas Fayd'herbe, Jérôme Duquesnoy fils et Jean Cosyn, un magnifique lutrin en marbre blanc et noir, le maître-autel, artistique travail d'ébénisterie dû aux frères Goyers, de Louvain, plusieurs tableaux dont une « Crucifixion » et une « Adoration des Mages » du peintre bruxellois Henri De Clerck, diverses sculptures dont une sainte Marguerite (plus ou moins 1515) sortie de l'atelier du maître de Lombek, ainsi qu'une émouvante statue de Notre-Dame de la Solitude qui aurait été ramenée d'Espagne par l'infante Isabelle.

A signaler encore le beau monument funéraire de la famille Spinola (XVII^e siècle), le mémorial en marbre de Pierre Bruegel l'Ancien, l'un des plus grands peintres du XVI^e siècle, le monument funéraire du peintre André-Corneille Lens, qui est la dernière œuvre exécutée par le célèbre sculpteur Gilles Lambert Godecharle (1750-1835).

A côté de ces œuvres et de bien d'autres encore faisant partie du patrimoine de l'église Notre-Dame de la Chapelle, les organisateurs de l'exposition « Trésors d'art des églises bruxelloises » constitués par une équipe réunissant des spécialistes de la Société royale d'Archéologie de Bruxelles (créée en 1888) et de l'Institut royal du Patrimoine artistique, ont rassemblé deux cent soixante pièces de valeur embrassant une vaste période allant du XIV^e siècle à nos jours.

A cet effet, une trentaine d'églises de Bruxelles-Ville et de la périphérie ont accepté de se séparer pendant plus de six semaines de reliquaires, d'osten-

Henri De Clerck : Triptyque de la Crucifixion (Eglise Notre-Dame de la Chapelle)



avis - échos - avis - échos



Laurent Delvaux : Saint Joseph et l'Enfant Jésus (Eglise Saint-Jacques-sur-Coudenberg).

soirs, de tableaux, de parties d'autel, de pièces de mobilier, de vêtements liturgiques, de statues, de dentelles précieuses, etc., qui sont autant de témoignages de la variété de notre patrimoine religieux qui aurait été bien plus riche encore s'il n'avait hélas été considérablement appauvri par les iconoclastes d'abord, puis par les pillages sauvages, conséquences inévitables des multiples occupations que Bruxelles eut à subir tout au long de son histoire.

L'exposition a été réalisée en vue de replacer tous les objets dans leur contexte original et non pour être mis en valeur comme cela se pratique habituellement dans les musées. A noter que le très intéressant catalogue édité pour la circonstance a été conçu par Denis Coekelberghs, chef de travaux au Patrimoine Artistique, et Pierre Loze, collaborateur scientifique à l'I.R.P.A., comme un volume de références éclectiquement et judicieusement illustré. Il fera sans nul doute date car il est le premier à traiter scientifiquement de ce sujet.

En organisant cette exposition que le tout Bruxelles se doit de visiter et qui ne manquera pas d'intéresser les touristes de passage, les promoteurs de cette manifestation nourrissent l'espoir d'attirer de la sorte l'attention des visiteurs sur toutes les belles églises dont s'enorgueillissent Bruxelles et son agglomération, mais qui, n'ayant pas comme l'église St-Léonard, à Zoutleeuw (Léau), pour ne citer qu'un exemple, la vocation de musée, sont injustement méconnues, sinon totalement ignorées. Et nous songeons ici aux églises Ste-Catherine, St-Nicolas, St-Jean-Baptiste-au-Béguinage, Notre-Dame du Bon Secours, St-Jacques-sur-Coudenberg, des Minimes, dans le centre de la ville ou encore, dans les faubourgs, aux églises St-Lambert à Woluwe-St-Lambert, St-Denis à Forest ou encore SS.-Pierre et Guidon à Anderlecht.

Il y a là de quoi composer un passionnant circuit dont les belles églises de notre capitale seraient autant de prestigieux jalons.

avis - échos - avis - échos

A la Maison du Roi (Grand-Place) à Bruxelles

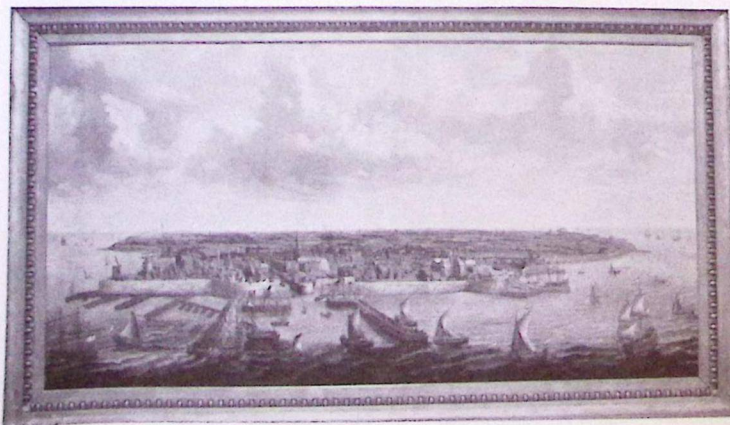
Mille Ans de Navigation

SANS doute pour la première fois à Bruxelles, quelque 370 objets de grande valeur et peu connus sont réunis présentement dans les salles de la Maison du Roi, Grand-Place. Ils servent à illustrer une remarquable et originale exposition consacrée à mille ans de navigation. Organisée par les soins du Brussels Royal Yacht Club (B.R.Y.C.), cette manifestation a obtenu la collaboration d'une vingtaine de musées belges et étrangers, ainsi que celle d'une trentaine de collectionneurs privés, séduits par un sujet qui permet aussi bien de réunir des figures de proue, des instruments de navigation, des jouets, des maquettes de bateaux et d'installations fluviales que des tableaux anciens portant sur une période allant du XV^e siècle à nos jours.

C'est ainsi que les visiteurs pourront admirer une soixantaine de maquettes rappelant l'histoire de la Belgique ou

représentant la navigation sous ses différentes facettes : fluviale, maritime, pêche en mer, Escaut, Rhin, etc. A noter à ce sujet que plusieurs maquettes de bateaux ont été confectionnées par des prisonniers de guerre français détenus en Angleterre entre 1793 et 1815. Ils réalisèrent, à cette occasion, des modèles aussi minutieux que précis, dans des conditions pourtant particulièrement difficiles, en utilisant notamment des os provenant des déchets de cuisine, du bois chardé par-ci par-là ; des fils extraits des toiles à matelas et cheveux formant le haubanage. Ces maquettes sont aujourd'hui très recherchées par les collectionneurs et atteignent des valeurs considérables. Les maquettes d'une de nos premières malles reliant Ostende à Douvres, la malle « Princesse Elisabeth », ainsi que celles du « Mercator », de l' « Avenir », du « Comte de Smet de Naeyer » et de l' « Omoo » sont également exposées.

La ville de Flessingue vue de la mer — 1669 (Stedelijk Museum Vlissingen).



La collection d'instruments de navigation exposés est très variée et donne une idée précise de ce que l'imagination humaine a pu réaliser. Ici compas, sextants, octants, règles de calculs voisinent avec cadran solaire, mesure du temps et nocturlabe.

Par ailleurs, une vingtaine de figures de proue et de superbes sculptures sur bois attestent l'importance que les anciens armateurs, propriétaires et navigateurs accordaient à la décoration de leurs bâtiments. D'autre part, une panoplie d'armes blanches, armes à feu, bouches à feu rappellent, avec à-propos, que jadis la navigation en haute mer n'avait rien de commun avec nos croisières touristiques. Enfin, de nombreux tableaux d'artistes belges et étrangers parmi lesquels des Claeys, Verboeckhoven, Royon, Gerneray, etc. ainsi que plusieurs dessins, dont certains remontant au XV^e siècle, achèvent d'illustrer ce thème attachant entre tous : la navigation.

Un luxueux catalogue de 200 pages, enrichi de 50 reproductions en couleurs et en noir et blanc, a été édité pour la circonstance. Il est vendu à un prix vraiment à la portée de toutes les bourses puisqu'il **ne coûte que 100 F.**

« Mille ans de navigation », une exposition qui s'adresse à tous les jeunes de 7 à 77 ans, qu'ils soient travailleurs manuels ou intellectuels, artistes ou artisans, amoureux de la navigation ou simples profanes en la matière, car elle a l'inestimable mérite de faire mieux comprendre le présent grâce à une vivante évocation du passé.

Cette exposition, qui se tient présentement dans les salles de la Maison du Roi, Grand-Place à Bruxelles, **restera ouverte jusqu'au 16 septembre 1979**, aux heures ci-après :

- du lundi au vendredi de 10 à 12 et de 13 à 17 heures ;
- les samedis et dimanches de 10 à 12 heures.

Droit d'entrée : 50 F par personne ; 30 F par personne pour les groupes et les enfants.

avis - échos - avis - échos

Rallye-Concours : 150 ans de monuments militaires

Un grand rallye-concours, organisé par le Service Historique des Forces Armées, avec le concours et l'appui du Conseil Supérieur pour la Promotion Nationale Photo-Ciné et des firmes spécialisées du secteur de la photo et du film, vient de s'ouvrir.

Ce concours, doté de très nombreux prix de valeur et de récompenses, **s'étalera jusqu'au 25 février 1980.**

Il a pour but notamment de procéder en une seule opération joignant à la fois la photographie et le film à une véritable enquête qui ne manquera pas de passionner les jeunes et les moins jeunes.

Il s'agit en réalité de photographier ou filmer les monuments militaires de Belgique, de 1830 à nos jours, et joindre à chaque document photographique ou filmé une note explicative retraçant véritablement l'histoire du monument, le pourquoi de son érection, par qui, sa situation, etc...

Par monuments militaires, il convient de considérer comme tels les monuments :

- de toutes sortes, de toutes formes : stèles, plaques, statues figuratives ou symboliques, matériels éventuels (par exemple avions ou tanks placés sur socle ou non), tombes communes ou isolées, frontons de casernes, etc. ;
- se rapportant à : l'histoire militaire de la Belgique, de 1830 à nos jours. Par ces termes, il faut entendre l'histoire des militaires et résistants belges et des militaires étrangers sur notre sol national ;
- quelle que soit leur situation géographique, à l'extérieur (villes, campagnes), dans les lieux publics (parcs, gares, etc.), dans les bâtiments publics ou privés (avec l'accord des propriétaires).

Ce rallye-concours est bien entendu ouvert à tous, et comprend plusieurs catégories, notamment par l'attribution de prix spéciaux aux enfants et adolescents de moins de 18 ans, des prix et

récompenses séparées pour les documents photographiques et pour les films, etc.

Il s'agit donc en réalité d'une grande enquête qui débute aujourd'hui.

Le règlement complet et précis de ce grand concours peut être obtenu sur simple demande au Service Historique, 79-81 avenue de Cortenberg, à 1040 Bruxelles (tél. 02-733.77.53). Le règlement sera adressé par courrier dans les jours qui suivront.

A vos appareils donc, en participant à ce chouette concours, aussi chouette que la CHOQUETTE, emblème du Service Historique.

Profitons de l'occasion pour signaler que le Service Historique des Forces Armées, contrairement à ce que le public croit généralement, n'est pas réservé aux seuls militaires ou aux services publics, mais ouvert à tous.

Les archives renferment de véritables trésors (500.000 fiches, 8.000 volumes, cartes, dossiers, photos relatifs à l'histoire militaire et ses parallèles, etc.) que le public peut consulter à tout moment.

La salle des visiteurs est située au 2^e étage, avenue de Cortenberg, 79-81, 1040 Bruxelles.

Cette salle est ouverte au public : du lundi au vendredi de 8 h 30 à 12 h.

Vous pouvez obtenir en communication les archives ouvertes au public ; pour les autres, une autorisation du Ministre de la Défense nationale est nécessaire. Vous pouvez consulter sur place seulement, les livres, revues, brochures et les dossiers biographiques.

Annoncez votre visite 24 heures d'avance pour permettre au Service de rassembler la documentation nécessaire : tél. 02-733.77.53.

Amateurs de randonnées pédestres et collectionneurs : ceci vous intéresse

La plupart des touristes désireux de partir à la découverte de nos provinces et soucieux de ne pas se fourvoyer en chemin utilisent les cartes routières classiques. Il s'agit là d'un document

de base que chaque automobiliste se doit de posséder. Toutefois, depuis quelque temps déjà, et principalement depuis qu'en Brabant nous avons remis à l'honneur les balades pédestres autrefois si prisées par nos aïeux, l'on voit chaque jour grossir le nombre d'excursionnistes souhaitant obtenir un complément d'information sur la toponymie, le relief, les espaces verts, les sentiers et chemins ruraux, la localisation d'un vieux moulin, etc... tous détails qui généralement ne figurent pas ou ne figurent que schématisés sur les cartes routières.

A leur intention, notre Fédération Touristique met en vente, à compter de ce jour, la série de cartes topographiques en couleurs (au 25 millième) concernant la province de Brabant et qui ont été éditées par l'Institut Géographique National.

Au total 19 cartes régionales d'une très haute précision et englobant les zones ci-après permettent de couvrir la totalité du Brabant. Il s'agit de :

1. Braine-le-Comte - Feluy
2. Nivelles - Genappe
3. Chaumont-Gistoux
4. Jodoigne-Jauches
5. Chastre-Villereux - Blanmont - Gembloux
6. Bruxelles
7. Louvain
8. Nivelles
9. Wavre
10. Duisburg - Hamme-Mille
11. Asse - Anderlecht
12. Bruxelles - Zaventem
13. Sint-Kwintens-Lennik - Hal
14. Uccle - Tervuren
15. Lubbeek - Glabbeek-Zuurbemde
16. Meldert - Tirlemont
17. Perwez-Eghezée
18. Rebecq-Rognon - Ittre
19. Waterloo - La Hulpe

Toutes ces cartes sont vendues au prix très étudié de 60 F. par exemplaire. Les cartes au 50 millième coûtent 80 F. En outre, nous vendons au prix de 100 F. une très belle carte, en couleurs, de la Forêt de Soignes.

Enfin, à l'intention des collectionneurs et des amateurs de gravures anciennes, nous avons fait l'acquisition d'une belle reproduction (format 55 X 90 cm)

d'un plan topographique de Bruxelles et de ses environs, gravé en 1777. Ce plan peut être obtenu au prix de 150 F. par exemplaire.

Tous les documents précités sont vendus au siège social, de la Fédération Touristique du Brabant, 61, rue du Marché-aux-Herbes (2e étage) à 1000 Bruxelles ou au bureau d'accueil des 3 B situé au rez-de-chaussée du même immeuble.

Les Guides de Bruxelles et du Brabant, depuis 10 ans au service des touristes

Évoquant le monde du tourisme, il en est une fraction qui n'apparaît que d'une façon sous-jacente, presque effacée, noyée qu'elle est par l'abondance de dépliants quadrichromes vantant les richesses naturelles et artistiques d'une province, ses possibilités hôtelières quand ce n'est l'accueil inmanquablement chaleureux de ses habitants, même si ce n'est pas le cas.

Je désire parler des guides touristiques; mais l'époque n'est plus où cette locution s'accompagnait d'une moue, parfois justifiée, où la méfiance s'y tenait comme reine. En effet, notre province de Brabant dispose depuis longtemps

d'une école de guides touristiques dont la qualité de l'enseignement dispensé ne rencontre que des éloges.

Les élèves de la promotion de 1966 créèrent, en 1969, l'Association des Guides de Bruxelles et du Brabant, mieux connue sous le sigle GBB. Il s'avéra rapidement que l'entreprise était loin d'être utopique et qu'elle répondait à un besoin réel car, de 1969 à 1974, pas moins de trois mille six cents demandes de guides touristiques lui furent adressées, ce qui correspond à quelque cent cinquante mille visiteurs à qui ses guides eurent la joie de pouvoir montrer leur ville et leur province.

Parmi les nombreux clients, on comptait le Centre d'Information de Bruxelles (TIB actuellement). De l'évidente complémentarité de cet organisme et de l'association des Guides devait naître une fusion et c'est pourquoi depuis 1975 l'association se présente sous le sigle TIB-GBB.

Au cœur de Bruxelles, le 19 mars dernier, fut célébré dignement mais dans une atmosphère de fête, le dixième anniversaire de l'association GBB. L'assemblée était notamment rehaussée de la présence de Madame O. Mot, directrice au TIB et de Monsieur E. Schatte-man, administrateur à la FNG (Fédéra-

tion Nationale des Groupements de Guides Touristiques).

Depuis le 7 avril dernier, à l'occasion du Millénaire de Bruxelles, l'association offre aux habitants de la ville la possibilité de découvrir gratuitement sept quartiers différents; cette opération a lieu chaque samedi et ce jusqu'en octobre. D'ores et déjà, le public, la presse, se félicitent d'y avoir accordé leur attention.

Ces activités montrent à suffisance le dynamisme de ce mouvement où la déontologie et le respect du visiteur constituent sa raison d'être. Une visite de ville sous la conduite d'une personne qualifiée est délassante et enrichissante; elle compense, par son irremplaçable contact humain les ravages causés par des décennies « d'urbanisme » à l'emporte-pièce.

Je souhaite que cette relation, trop concise, éveille l'attention, non seulement de notre infrastructure touristique nationale, mais aussi de nos concitoyens, sur le rôle important et combien ignoré des guides touristiques; car le souvenir que garde le visiteur de notre pays est toujours associé ou tributaire des qualités de celui ou de celle qui aura prétendu le lui faire apprécier.

Daniel Lacroix,
Président d'honneur de GBB.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1979

BRUXELLES : A la Cathédrale Saint-Michel : « Le Mystère de la Nativité, de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur » par le Théâtre National de Belgique (jusqu'au 15 septembre) — A la Maison du Roi, Grand-Place : « 1.000 ans de navigation » (jusqu'au 16 septembre) — A l'Eglise de la Chapelle : « Trésors d'Art des Eglises Bruxelloises » (jusqu'au 7 octobre).

4 BRUXELLES : Au World Trade Center (Salle d'Exposition de la Province de Brabant) : Exposition des dessins du concours « Le carnaval vu par les enfants » (jusqu'au 21 septembre).

6 BRUXELLES : A la Grand-Place : Sortie de l'Ommegang (à 21 h).

7 BRUXELLES : A la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Les Métiers d'Art de la Province de Flandre Occidentale » (jusqu'au 23 septembre).

9 LOUVAIN : Cortège folklorique des hommes nés la même année (à 15 h). — A l'Abbaye du Mont César, 202, Mechelsestraat : visites de l'Abbaye à 11 h et de 14 à 18 h. Egalement le 16 septembre aux mêmes heures.

TERVUREN : Sortie des géants.

ZOUTLEEUW (LEAU) : Visites guidées de l'Hôtel de Ville et de la maison « Spiegelhuis » (à 14, 15, 16 et 17 h).

11 ANDERLECHT : Marché annuel.

BRUXELLES : Au Passage 44 : « Monuments et architecture à Bruxelles au XIX^e siècle » (jusqu'au 28 octobre).

12 BRUXELLES : Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Amor di poeta » « Dichterliebe » par le Ballet du XX^e siècle sur une chorégraphie de Maurice Béjart (à 20 h 30). Egalement les 13, 14 et 15 septembre.

14 BRUXELLES : Fêtes de l'Îlot Sacré (également les 15 et 16 septembre).

15 ANDERLECHT : Au Musée de la Gueuze, 56, rue Gheude : « Fête de la Gueuze » (de 10 h à minuit).

BRAINE-LE-CHATEAU : Visites guidées du parc du château et du moulin banal (de 10 à 12 et de 14 à 18 h). Egalement le 16 septembre.

HOEILAART : Fêtes du raisin et du vin (jusqu'au 17 septembre).

16 SINT-MARTENS-BODEGEM : Visites guidées de l'église Saint-Martin et de la Ferme du Houblon (à 14, 15, 16 et 17 h).

17 HOEILAART : Marché annuel (le matin) et cortège aux flambeaux (en soirée).

21 WAVRE : A l'Hôtel de Ville dans le cadre des Fêtes de Wallonie : Exposition de la Fédération Féminine Artistique Belge (jusqu'au 7 octobre). — Le 21, à 20 h, à l'occasion du vernissage, récital de piano par Patrice Merckx.

22 GELRODE : Fête du Moulin (également le 23 septembre).

23 AVERBODE : Visites autorisées de l'abbaye (de 14 à 17 h).

GAASBEEK : Au Château : Exposition des œuvres de P. Michiels (jusqu'au 7 octobre).

24 LONDERZEEL : Marché annuel.

28 VIEUX—GENAPPE : A l'Eglise : grand concert par les huit chœurs du Grand Genappe.

28 BRUXELLES : A la Salle d'Exposition des « 3 B », 61, rue du Marché-aux-Herbes : « Les Métiers d'Art de la Province de Luxembourg » (jusqu'au 14 octobre).

29 BRUXELLES : Au Palais des Beaux-Arts : « Saint-Michel et sa symbolique », exposition de gravures, dessins, mosaïques, icônes, tapisseries, peintures, orfèvrerie, etc... (jusqu'au 30 novembre).

30 NIVELLES : Grand Tour Sainte-Gertrude, procession très pittoresque de 14 km, à travers champs, se terminant par un grand cortège historique haut en couleur. Départ à 6 h 30. Retour dans le centre de la ville et cortège vers 15 heures.

OCTOBRE 1979

2 ANDERLECHT : Au Westland Shopping Center : « Anderlecht 1879 - 1979 » (jusqu'au 20 octobre).

BRUXELLES : Au Théâtre Royal de la Monnaie : « Il Duca d'Alba », opéra de Donizetti avec les décors de la création à Rome, en 1882, de cette œuvre lyrique (à 20 h). Egalement les 5, 7 et 9 octobre.

4 BRUXELLES : A la Caisse Générale d'Épargne et de Retraite, 12, rue des Boîteux : « La vie dans les rues de Bruxelles vers 1900 » (jusqu'au 25 novembre).

5 IXELLES : Au Musée Communal, 71, rue Jean Van Voisem : exposition du célèbre tableau de James Ensor « l'Entrée du Christ à Bruxelles ». Ouvert du mardi au vendredi, de 13 à 19 h 30 ; le samedi, de 10 à 17 h ; le dimanche, de 10 à 13 h (jusqu'au 12 décembre).

6 BRUXELLES : A la Maison du Roi, Grand-Place : exposition des œuvres de Rogier de la Pasture (vander Weyden), le fameux peintre officiel de la ville de Bruxelles, qui fut aussi imagier de la Cour de Bourgogne. L'exposition est ouverte du lundi au vendredi, de 10 à 12 et de 13 à 17 h ; les samedis et dimanches, de 10 à 12 h (jusqu'au 18 novembre).

KOEKELBERG : A la Maison Stepman, 250 boulevard Léopold II : exposition « Si Koekelberg m'était conté » (jusqu'au 28 octobre).

7 ORP-LE-GRAND : Procession Sainte-Adèle (15 h) suivie de réjouissances populaires.

14 GAASBEEK : Au Château : Exposition D. Marteaux et Ph. Meskens (jusqu'au 31 octobre).

OHAIN : Au hameau de Ransbèche (Eglise Saint-Joseph) : Fête folklorique de la Saint-Hubert (à 10 h).

18 BRUXELLES : Au Musée d'Art Ancien, 3, rue de la Régence : « Portaels et son atelier », exposition des petits maîtres bruxellois du XIX^e siècle. Ouvert tous les jours, sauf les lundis, de 10 à 12 et de 13 à 17 h, jusqu'au 16 décembre.

1^{er} BRUXELLES : A la Salle d'Exposition des « 3 B » : « Les Métiers d'Art de la Province de Limbourg » (jusqu'au 4 novembre).

GAASBEEK : Au Château : concert organisé par la B.R.T. (à 20 h.).

21 NIVELLES : sur le Circuit de Nivelles : « Les quatre heures du Millénaire », compétition automobile.

28 TERVUREN : Fête religieuse et folklorique de la Saint-Hubert.



Transformer...
Moderniser?
Souscrivez un Prêt
Personnel à la KB.

KB KREDIETBANK
Nous prenons le temps de vous connaître



**La Société Mutuelle des
Administrations publiques**
Caisses intercommunales d'assurances

fait de l'assurance un service, non une affaire :

elle s'adresse spécialement aux pouvoirs, établissements
et services publics, ainsi qu'à leurs fonctionnaires et agents ;

elle traite toutes les catégories d'assurance qui intéressent
ses affiliés.

Siège national :
LIEGE, rue des Croisiers, 24 - tél. (041) 23 18 80 (15 lignes)
(041) 32 59 00 (10 lignes)
Télex : 41.216

Bureau de Bruxelles :
Boulevard de l'Empereur, 5 - tél. (02) 513 91 91 à 513 91 95
et 512 23 97

Bureau d'Anvers :
Kipdorpvest, 40/42 - tél. (031) 31 51 14 et 31 51 15

Bureau de Bruges :
Kraanplaats, 10 - tél. (050) 33 99 71